VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 9 Aout 1916 NUMERO 13

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

BINDERY 1 copy

Imprimé et publié par la "CANADA PUB. CO. LTD."
19 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LA VERITE — UNE SOUSCRIPTION DE $25,000

L'**Action Catholique** a publié la semaine dernière un tableau de la population catholique dans les deux archidiocèses de notre province. Il est des plus intéressants et des plus précis, car on le doit à un personnage en vue et très informé de l'archevêché de Saint-Boniface. Nos lecteurs y verront que le groupe irlandais catholique est presque nul dans l'archidiocèse de Saint-Boinface et que, même dans l'archidiocèse de Winnipeg, archidiocèse irlandais, il vient à la queue. Ce tableau leur apprendra de plus que l'archidiocèse irlandais de Winnipeg renferme 21 paroisses françaises contre 7 paroisses irlandaises. La moëlle épinière de cet archidiocèse irlandais sera donc les paroisses canadiennes-françaises. Nos bons amis irlandais le savent et ils l'avouent candidement dans leurs conversations. D'ici peu, ils traduiront en actes cet aveu, car l'on nous apprend qu'un comité irlandais demandera bientôt à l'élément français de l'archidiocèse irlandais de fournir sa quote-part à un cadeau de $25,000 qu'on fera à Mgr Sinnott. Nul doute que, logiques comme toujours, nos bons amis irlandais auront la condescendance et le bon goût d'inviter les 21 paroisses françaises de l'archidiocèse irlandais à souscrire trois fois plus que les sept paroisses irlandaises. Voici dans son entier le tableau publié par l'**Action Catholique**:

L'EGLISE CATHOLIQUE AU MANITOBA

Archidiocèse de Saint-Boniface

Après la division en 1915. Population catholique:

Paroisses—	Français	Anglais	Polonais	Flamands	Divers
Beauséjour		20	273		22
Bruxelles	238	4		180	
Cook's Creek			1530		
Fannystelle	312	35			
Fort Alexandre	11	3			371
Fort Frances	350	200			
Graham	10	105	5		195
Haywood	327				
Ile des Chênes	249	6			1
Kewatin et Norman	273	58			
Kenora	352	340			
La Broquerie	664	3	24		
La Salle	315	5	8		2
Letellier	526	6			
Lorette	479		22		
Mariapolis	430	4		44	
N.-D. de Lourdes	1264	53			
Pinewood	198	53			
Rainy River	210	197			
Saint-Adolphe	384	2	34		
Sainte-Agathe	436	8			
Saint-Alphonse	124	5		218	
Saint-Alphonse de Kildonan E.	26	297		17	154
S.-Anne des Chênes	1074	10	5		
S.-Antoine d'Aubigny	328		4		
Saint-Boniface	4285	195	105	1000	150
Saint-Claude	687	1			1
Sainte-Elizabeth	313	12			
Saint-Georges de Châteauguay	140	1			
S.-Jean-Baptiste	1082	19			34
Saint-Joseph	319	3	11		7
Saint-Léon	401	9			10
Saint-Norbert	913	3			
Saint-Malo	452	9	8		
Saint-Pierre	1140	3	14		
Somerset	335	15		10	
Starbuck	79	36			5
Thibeaultville	453				4
Transcona	249	6			1
Woodridge	198	11		7	82
Postes et Missions	2288	417	862	206	769
Totaux	21914	2154	2005	1682	1808

Grand total des catholiques, 30,463.

N. B.—Les Ruthènes formant un diocèse national, ne sont pas compris dans ce recensement.

Archidiocèse de Winnipeg

Population catholique en date de sa formation en 1915

Paroisses—	Français	Anglais	Polonais	Flamands	Divers
WINNIPEG—Ville					
Sainte-Marie		3700			
Immaculée Conception		1300			
Saint-Esprit			8867		150
St-Joseph (Allemand)					1400
Sacré-Coeur	1264				
Saint-Ignace	170	1000	50	125	30
Saint-Edouard		1300			
Sainte-Anne	296	318	15		14
CAMPAGNE					
Arborg			1856		
Brandon		420	874		
Camperville	524	23			245
Dauphin	36	144			
DeLaval	428				65
Deloraine	97	53		370	
Dunrea	252	73			
Elie	425	25			
Grande Clairière	392			10	
Hun's Valley			450		
Laurier	264	19			
Oakburn		1	660		
Oak Lake	132	35	14		
Portage la Prairie	96	275			
Sandy Bay	10	4			298
Selkirk Ouest	124	26			4
Sifton			155		
Saint-Ambroise	109	46			
Sainte-Amélie	378	13		139	
Saint-Charles	265	58		25	
Sainte-Claire	390	10			
Saint-Eustache	801	16			14
St-François-Xavier	390	8			
Saint-Laurent	675	30			
Saint-Lazare	355	50			
Ste-Rose du Lac	630	70		3	31
Saint-Vital	271	49		132	
Toutes Aides	124	16			
Vannes	250				
Postes et missions	1052	559	994	171	1007
Totaux	10416	9631	13935	875	3258

Grand total des catholiques: 38,215.

Grand total des catholiques de toutes langues, à part les Ruthènes, dans les deux archidiocèses: 68,678.

Grand total des catholiques de langue française dans les deux archidiocèses: 32,330.

Grand total des catholiques de langue anglaise dans les deux archidiocèses: 11,785.

MORALITE ET ECOLES

"Ce n'est ni le défaut ni l'excès d'instruction qui font les criminels; c'est le manque d'enseignement moral dans les écoles."

Vous pensez peut-être que ces paroles ont été prononcées par quelque partisan des écoles catholiques voulant imposer ses vues arriérées aux partisans du progrès moderne, très moderne, réalisé par nos écoles publiques.

Non, vous n'y êtes pas, c'est le juge Gimmel, des affaires intérieures de Chicago, un protestant, qui donne ce coup de massue aux écoles publiques des Etats-Unis.

Or nos écoles publiques ne sont qu'une copie des écoles publiques des Etats-Unis. Sous ce rapport nous ne sommes pas "British", quoiqu'on en dise, mais des "Yankees", et du plus mauvais goût.

Si l'honorable juge eût connu le haut degré de moralité des écoles publiques de Brandon, il se fut rendu compte que les filles sont dignes des mères en ce qu'elles ne valent rien les unes et les autres.

Les Pères de la Confédération qui voulaient faire de leur pays un pays chrétien, ont institué l'école confessionnelle pour tout le Dominion. Ceux qui leur ont succédé, des hommes de progrès ceux-là, des modernes de pure race, veulent faire de leur pays un pays païen, et ils ont remplacé l'école confessionelle par l'école publique. De cette école publique ils ont chassé Dieu, l'école est officiellement neutre, ils ont remplacé la connaissance de Dieu par une notion plus approfondie du règne animal, et pour finir le plat, ils ont mêlé garçons et filles dans l'enceinte des maisons d'école.

Conséquence. — Les écoles de Brandon et bien d'autres, si toutes les commissions scolaires avaient le courage de celle de Brandon et un égal souci de l'honneur de leurs filles.

On criera peut-être en certains quartiers, mais avant de pousser de trop hauts cris on voudra bien aller consulter la pièce justificative déposée sur la table de la Chambre d'Assemblée législative à Winnipeg par M. Dumas, le député de Saint-Boniface, l'hiver dernier.

Ce qu'on appelle du progrès est souvent du progrès, mais à rebours.

En avant le progrès toujours; on découvrira peut-être un de ces quatre matins que c'est plus distingué de marcher à quatre pattes!

Ce sera une découverte nouveau genre, comme bon nombre de celles faites depuis un quart de siècle dans notre pays, en matière scolaire. Mais vive le progrès.

LE PROBLEME AGRICOLE

Qui dit problème suppose un inconnu à chercher. On part de certaines données connues pour trouver la partie inconnue.

Parler de problème agricole, c'est donc supposer qu'il reste quelque chose d'inconnu à trouver en agriculture.

—Mais, disent certains de nos bons cultivateurs: l'agriculture, ça c'est notre affaire, et nous connaissons la chose bien mieux que ceux qui veulent nous en montrer; donc c'est entendu, nous n'avons rien à apprendre, nous connaissons notre affaire.

Pour ces gens il n'y a pas de problème agricole, car ils n'ont rien à trouver, rien à étudier, comme conséquence rigoureuse.

Et cependant en passant par les champs de plusieurs de ces passé maîtres en agriculture, on constate avec peine et aussi avec effroi la présence d'une peste de mauvaises herbes. Ce ne sont plus des champs de blé ou d'avoine, mais des champs de mauvaises herbes, où d'aventure l'oeil découvre du blé ou de l'avoine.

Paresseux, direz-vous. C'était d'ailleurs écrit: "J'ai visité le champ du paresseux et je l'ai trouvé rempli de mauvaises herbes".

Paresseux parfois, pas toujours; très actif parfois, mais ignorant, notre homme.

Nous connaissons dans une paroisse que nous ne nommerons pas, un bon cultivateur, brave homme, travaillant comme quatre, mais convaincu qu'il n'a rien à apprendre en fait de culture. Non content de cultiver les quatre cents acres qu'il possède, il se charge d'autres terres à cultiver.

Et puis?

Et puis, ses champs sont empestés de chardon de Russie et il parle de partir pour prendre des "homesteads" pour lui et ses enfants.

Bêtise, direz-vous; le meilleur "homestead", il l'a chez lui; qu'il nettoie son champ; avec quatre cents acres il a plus de terre qu'il ne lui faut.

Je suis bien de votre avis, mais voyez-vous, ce monsieur n'ayant rien à apprendre, vous aurez bien du mal à porter la conviction dans son intelligence. Il n'a pas encore résolu le problème agricole, pour la bonne raison qu'il ne soupçonne même pas l'existence d'un problème agricole.

Ici comme ailleurs un brin d'humilité produirait des fruits merveilleux. Vous pensiez vous autres que l'humilité était une vertu réservée au progrès de l'âme; apprenez que prise en dose suffisante et nécessaire, elle fait aussi pousser du blé là où croissaient les mauvaises herbes.

Il existe un problème agricole; le correspondant régulier de la page agricole de la **Liberté** s'efforce de lui donner une solution pour nos centres français. Il parle avec d'autant plus d'autorité qu'il vit sur place et qu'il a expérimenté depuis quinze ans sur des terres considérées ruinées à cette époque, et qui produisent aujourd'hui du trente-cinq minots de blé à l'acre. L'expérience mérite d'être étudiée de près et suivie fidèlement.

Le plus tôt certains des nôtres qui prétendent connaître tous les secrets de l'agriculture, auront compris qu'il existe des choses à apprendre, le plus tôt le succès reviendra dans leurs foyers pour leur bonheur, celui de leurs enfants et la prospérité de nos paroisses.

On nous prêche la colonisation; c'est la meilleure manière de la faire, et qu'on nous en croit, il y a urgence en la matière.

AGRICULTEUR.

BARBARIE

Pour l'honneur du peuple anglais les agences auraient du taire la scène de dégoûtante barbarie qui s'est passée à Londres au moment de l'exécution de Casement.

En Angleterre la cloche de la prison tinte à l'occasion des condamnés, pour rappeler aux vivants qu'ils doivent penser à l'âme du malheureux qui va paraître devant Dieu. Au lieu de cela, il s'est passé la scène de barbarisme relatée par la grande presse dans les termes suivants:

"Deux heures avant l'exécution une foule (nous dirions volontiers un troupeau) d'hommes, de femmes et d'enfants se rassembla devant les portes de la prison. Vingt minutes avant que Casement ne montât sur l'échafaud, la grande cloche de la prison commença à sonner le glas. Ce glas fut reçu par les acclamations de la foule. Quelques personnes cependant pleuraient. A neuf heures, la foule était si grande qu'elle couvrait deux blocs à partir de la prison. A neuf heures et une minute un seul tintement de la cloche annonça que la trappe venait de tomber.

"Ce fut le signal d'un cri de moquerie de la part de la foule, auquel succéda un silence de mort."

Le silence était sûrement de mise, et il est souverainement regrettable pour l'honneur anglais que cette fange humaine n'eût pas gardé le silence, une minute plus tôt.

Au moins nos quotidiens anglais auraient dû avoir la vergogne de cacher cette scène au monde, au lieu de l'étaler dans leurs colonnes.

C'est une honte!!! Une vraie scène d'Iroquois barbares!

CHEVAUX DE RACE

En l'absence de l'aimable et très averti collaborateur de la page agricole de la **Liberté,** on nous permettra de risquer un petit conseil à nos chers cultivateurs.

La réception d'une circulaire du Ministère de l'Agriculture de Québec, nous en suggère l'idée.

Elevez des chevaux de race, nous dit la circulaire; c'est profitable et la dévastation des pays d'Europe nous promet un marché très rénumérateur, pendant plusieurs années.

—Mais élever des chevaux de race, ça coûte cher, entendons-nous, et vous en parlez bien à l'aise.

Nous comprenons l'objection, et nous ne sommes pas si naïf que de la croire non fondée. Mais vraiment, n'y a-t-il pas un moyen de lui donner une solution?

Un comité paroissial un peu actif, à défaut d'une société d'agriculture, donnerait une solution à ce problème plus facilement qu'on ne croit, si vraiment c'est un comité vivant et non pas un comité sur papier seulement.

Ce qu'un cultivateur ne saurait faire seul, vingt peuvent le faire facilement. Or ne se trouve-t-il pas vingt cultivateurs dans chacune de nos paroisses un peu fondées, qui mettraient chacun cinquante piastres pour assurer à leur paroisse le bénéfice d'un reproducteur de race.

La circulaire prône le cheval belge, comme étant celui qui donnera le meilleur produit pour le travail de ferme et le marché tant local qu'étranger.

Ne négligeons aucune occasion d'améliorer nos cultures ainsi que nos races d'animaux. Il ne faut guère plus de soins, et pas plus de nourriture pour élever une superbe bête, que pour en élever une chétive. La première se vendra de deux cent cinquante à trois cents piastres à l'âge de quatre ans, l'autre, cent à cent vingt-cinq, si tant est que vous trouviez à la vendre. Il y a là un coulage qu'il importe d'arrêter pour la prospérité des nôtres. C'est une question nationale de suprême intérêt qui semble se cacher dans une région bien terre-à-terre, mais un instant de réflexion convaincra un comité paroissial intelligent, que la question est de grande importance.

La difficulté se trouve au point de départ, dans l'achat du reproducteur. Ensuite ça va tout seul ou à peu près; au bout de quelques années, les bêtes de la paroisse ont un air de prospérité. Une paroisse y gagne à n'avoir pas l'air misérable de ce côté.

Si nos remarques éveillent l'attention de quelques-uns des nôtres, ils pourront aller plus loin et écrire au bon endroit; nous terminons en citant quelques lignes de la circulaire:

"Si vous désirez avoir des reproducteurs de cette race, ou "échanger ceux que vous avez déjà, vous pouvez vous adresser à "M. S.-L. Gareau, Ministère de l'Agriculture, Québec, notre inspecteur officiel, lequel se fera un plaisir de vous aider, en vous "indiquant les endroits où vous pourrez vous procurer le ou les "reproducteurs désirés."

Voulons-nous le succès; voulons-nous faire en même temps oeuvre patriotique:

"Nettoyons nos terres et améliorons nos races d'animaux."

PATRIOTE.

L'USAGE DES COUTEAUX DE TABLE

Les habitants se servaient toujours, il y a cinquante ans, de leur couteau de poche pendant les repas; les hommes de couteaux plombés. Un forgeron en fabriquait la lame; les manches en bois étaient ornés de ciselure en étain; et comme cet instrument n'avait pas de ressort, le patient était contraint de tenir constamment la lame assujettie avec le pouce: l'esprit ingénieux de l'artiste facilitait l'opération au moyen d'un petit bouton, placé à la partie de la lame attenant au manche. Les habitants s'en servaient avec beaucoup d'adresse; mais les novices se pinçaient horriblement le pouce: un petit apprentissage était nécessaire.

Les femmes se servaient de couteaux de poche ordinaires, qu'elles achetaient chez les boutiquiers.

P.-A. de Gaspé.

"Les Anciens Canadiens."

LE COMPTOIR AGRICOLE LIMITE

Commerce du blé

Le blé est le produit par excellence des trois provinces agricoles de l'Ouest canadien. Les cultivateurs canadiens-français font leur large part dans la culture et la production du blé, et pour plusieurs de nos paroisses c'est la source la plus importante de leurs revenus. Ainsi, l'an dernier, il s'est expédié de Notre-Dame de Lourdes 220,000 minots de blé, de Saint-Pierre 150,000, et ainsi de suite pour les autres paroisses.

Comment se fait-il que nos capitalistes, nos hommes d'affaires, nos cultivateurs même, n'aient pas eu leur part dans le commerce de ce produit par excellence? Pourtant le blé produit par les nôtres peut faire l'objet d'un commerce important.

..Les marchands et courtiers anglais le comprennent, et c'est pourquoi plusieurs d'entre eux pensent rendre justice à la clientèle française en fondant ce qu'ils appellent "un département français."

C'est là, certes, une amélioration. Mais, à notre avis, les cultivateurs de langue française ne doivent pas dans ce commerce, se contenter d'un "département français" de la part des marchands anglais. Ils se doivent de prendre ce qui leur appartient, c'est-à-dire une part considérable du commerce même.

C'est le motif qui a déterminé la compagnie Le Comptoir Agricole, Limité, qui compte déjà près de 150 actionnaires canadiens-français, à faire le commerce du blé.

Les directeurs du Comptoir Agricole comprennent qu'il ne suffit pas de solliciter la clientèle française pour mériter sa confiance. Ils organisent ce commerce dans des conditions et avec des ressources qui permettront à la compagnie de donner, sinon plus, du moins autant de satisfaction que toute compagnie anglaise.

..La compagnie "Le Comptoir Agricole Limité" est membre de l'Association Winnipeg Grain Exchange et a, par ce moyen, accès direct à la Bourse du blé et aux grands marchés où se vend et s'achète ce produit. Elle a donc son permis, et a donné les cautions requises par la loi. Elle s'est de plus acquis les services comme gérant d'un homme d'expérience, M. Langille. Ce dernier a été pendant 15 ans à l'emploi du département de l'inspectio des grain,s et pendant 3 ans, premier député inspecteur des grains pour le Gouvernement à Winnipeg. La compagnie aura ses bureaux dans l'édifice Grain Exchange, où les clients trouveront un personnel de langue française.

C'est dire que, sous tous les rapports, la compagnie sera en mesure de donner entière satisfaction.

Le Comptoir Agricole Limité fait donc appel aux cultivateurs canadiens-français de cette province. Institution française, elle a droit à ce patronage. Nous n'avons aucun doute que nos lecteurs l'encourageront. Dans ce temps de lutte pour le maintien de l'influence française au Canada, c'est notre premier devoir d'encourager nos institutions financières et nos hommes d'affaires de langue française.

Nous l'avouons: jusqu'ici nous manquions au Manitoba d'une pareille institution. Le Comptoir Agricole Limité comble une lacune. Nous n'avons qu'un souhait à faire à ses fondateurs: c'est qu'ils aillent de succès en succès. Et nos fermiers et notre race en profiteront.

POELES ET VITRES

Il n'y avait point de poêles dans le pays (au Nord-Ouest en 1818); pour se chauffer en hiver, on avait recours au feu de la cheminée. M. Provencher (plus tard évêque) se construisit, avec du foin mêlé de terre glaise, un petit foyer destiné plutôt à l'empêcher de mourir de froid qu'à réchauffer ses membres. Les vitres étaient alors aussi inconnues à la Rivière-Rouge que les poêles. Pour avoir un peu de lumière à l'intérieur d'une hutte quelconque, on fermait l'ouverture qui servait de croisée avec un peau de parchemin bien grattée, bien étendue sur un cadre.

LE COIN DES DAMES

DANS le crépuscule mélancolique de ce soir, dans cette heure de l'extase qui me domine malgré moi, j'écoute à ma fenêtre un chant doux et plaintif de femme qui fredonne un air de dodo pour endormir son petit. Je me demande quelles sont les pensées de cette mère qui chante avec tant d'harmonie et de tendresse. Regrette-t-elle sa vie d'autrefois, où libre, les plaisirs de la jeunesse remplissaient et ses jours et ses soirs? Oh! non, le son de cette voix a quelque chose de si intime, de si relevé qu'il me semble entrevoir un visage de madone souriant en berçant son trésor. Pour elle, il n'y a pas de solitude; les plaisirs du monde passent en ne l'effleurant même pas, car elle a lui, ce petit être qui en remplissant ses bras, remplit aussi tout son coeur de tendresse et de joie.

La maternité est bien le principe de la vie pour la femme. Son coeur se dilate et répand toute sa tendresse à la contemplation de son enfant. Son coeur semble revivre; elle multiplie ses forces afin de donner à cet être qu'elle adore les soins les plus empressés. S'oubliant elle-même pour ne penser qu'à son enfant, la vraie mère ne recule devant aucune fatigue quand il s'agit de soigner son petit. C'est Dieu lui-même qui a mis au coeur de la femme cet esprit de dévouement. Petite fille, elle commence à dévoiler ses goûts pour la maternité en jouant avec sa poupée; elle s'attache à cet être privé de vie; elle lui prodigue ses tendresses, ses caresses, et rien n'est plus joli que de voir cette petite femme dans son rôle de maman. J'entendais dire, il y a quelques jours, par une jeune fille indépendante, ayant une position enviable et qui n'a aucun goût pour le mariage: "Je ne veux pas me marier, mais je veux élever des enfants. Quand je serai vieille avec une vie assurée, je prendrai soin de quelques petits affligés."

Puisse Dieu entendre ce souhait, et heureux seront ces petits qui recevront les soins d'un tel coeur! Voyez-vous les fonctions maternelles conviennent à la nature de toute femme, et ses bras s'ouvrent comme malgré elle pour protéger ces êtres faibles mais si charmants. Qu'elle est grande et sublime, votre mission, mères chrétiennes: soyez fières de votre couronne d'enfants. Elle est enviable. Cette couronne est pour vous tressée de souffrances, de difficultés, de sacrifices, mais elle vous montre aussi la grandeur du devoir accompli et les douceurs qui sont la récompense du dévouement maternel.

Pour celles qui ne sont pas douées de la richesse, ces enfants représentent de l'inquiétude, des nuits d'insomnie et bien du travail. Car aux soucis de tous les jours, il faut ajouter la maladie, et il est bien dur parfoir de travailler tout le jour et veiller toute la nuit. Dans ces moments-là, les pauvres mères envient les femmes riches qui peuvent se faire aider et qui n'ont pas des prodiges d'économie à faire pour nourrir toutes ces petites bouches et vêtir convenablement ces enfants grandissants. Cependant, nous avons toutes notre part du chaud soleil et un sourire, une caresse, un "je vous aime bien, maman", nous font oublier toutes les misères, toutes les souffrances dont ces enfants sont la cause. Mais ce qui doit surtout nous encourager, mères chrétiennes, c'est que si les joies, les douceurs de la terre nous sont refusées, nous aurons certainement les récompenses de l'au delà.

GERTRUDE.

LE BER

La campagne comme autrefois
Avec le bahut et le coffre
Et l'armoire à vitrail, nous offre
Le ber à quenouilles de bois.

Dans le coeur d'un merisier rouge
L'aïeul a taillé les morceaux,
Et la courbe des longs berceaux
Illustre la naïve gouge.

Que la mère y couche un garçon
Ou qu'une mioche y respire
L'orgueil n'y voit que le sourire
Et la vigueur du nourrisson.

Sur la paille de ce lit frustre,
Les marmots auront un sommeil
Qui comme l'air et le soleil,
Rend plus beau, plus frais, plus robuste.

Aux angles du salon fermé
Le mobilier poudreux se fane,
Mais dans l'alcove paysanne
Le ber ancien n'a pas chomé.

Ce qu'il berce avec tant de joie,
Berce et berce bel an mal an,
Dans son bâti tout brimbalant,
C'est l'être que le ciel envoie.

C'est l'enfant de l'humble maison,
Nourri par la terre féconde
Où toute bonne graine abonde,
Où tout fructifie à foison.

Près du lit funèbre où l'ancêtre,
Le Christ aux doigts, fut exposé,
Au coeur du dernier baptisé,
Le vieux coeur français va renaître.

Et le toit natal, chaque jour,
Bénit la race triomphante
Dont la suite immortelle enfante
La vertu, la force, l'amour.

Nérée Beauchemin.

ECONOMIE

Il est très facile de faire de l'argent; la difficulté c'est de savoir la dépenser et d'en mettre de côté. Celles de nous qui trouvent l'économie difficile à pratiquer sont souvent celles qui en ont le plus besoin.

La femme qui reçoit de son mari un petit montant pour les dépenses courantes emploie tout, jusqu'au dernier sou. Le salaire du mari augmentant le revenu augmente aussi, et chose étrange, on se demande comment on vivait avec la petite somme d'autrefois. L'extravagance entre donc dans notre vie sans que nous nous en apercevions, et pourtant en réfléchissant un peu on se demande ce que l'on ferait si la maladie ou la malchance entrait au foyer. Perdre une position n'effraie pas une personne qui a eu la clarvoyance de mettre chaque mois une bonne somme de côté.

Il n'est pas bon d'accumuler des richesses parce qu'elles sont souvent la cause de bien des tourments, mais le calme et l'aisance font aussi le boneur des familles.

L'économie surtout pour la table ne veut pas dire réduire la quantité et la qualité. Non. C'est le talent de savoir acheter un bon morceau de viande dans une partie qui ne coûte pas chère et de savoir apprêter des légumes qui sont aussi bons au point de vue de la santé que les primeurs qui sont ordinairement d'un prix très élevé.

Un autre moyen d'économiser est de mettre à profit ce qu'on appelle en langage vulgaire "utiliser les restes". Ainsi ce qui reste d'un repas est présenté avec une sauce nouvelle et devient un met différent. Un vêtement qui n'est plus à la mode se transforme sous une main adroite et voit encore bien des jours.

Il y a aussi économie à réparer les meubles dès qu'ils sont brisés, car si on néglige à les maintenir en bon état ils deviennent bientôt hors de service.

Il y a aussi l'art des retranchements qui aide beaucoup à économiser, mais il demande du coeur et du dévouement. L'ingéniosité féminine se manifeste dans cet art et quand elle cherche elle trouve du trop partout. Superfluités de toilette, car la mode changeant si souvent, en avoir beaucoup est une dépense inutile; abonnements à des journaux de modes qu'on lit rarement et qui ne servent souvent qu'à allumer le feu. Travail de fantaisie qu'on fait souvent pour l'unique but de faire comme les autres. Tout cela veut dire économie de plusieurs sous par mois.

Ne changeons pas la qualité des articles que nous achetons pour une qualité inférieure, car ce qui est réellement bon et qui coûte cher se dépense moins vite que le bon marché. Enfin ne retranchons pas sur le nécessaire, mais sur le superflu. On s'accoutume vite à vivre avec peu quand on a du coeur.

Gertrude.

DE LA MODE

Pour les jours ensoleillés, les chapeaux à larges bords qui ombragent le visage sont très jolis, très seyant et s'harmonisent bien avec les robes de lingerie ou les robes de soie. Un chapeau léger sans beaucoup de garniture, voilà la coiffure préférée pour les jours chauds. Ces chapeaux sont très en vogue; ils sont faciles à confectionner et peu coûteux.

Rien n'est plus charmant pour la jeune fille qu'un chapeau garni de ruban un un simple bouquet de fleurs jeté sur la passe.

Les noeuds à effet de banderoles sont très à la mode cette année. Ils donnent une note dégagée au chapeau et s'harmonisent bien avec les robes de l'été. Les rubans de velours, de moire, de satin sont les plus employés.

Plusieurs ont une préférence pour les chapeaux transparents, car ils laissent voir les cheveux, mais ils ne sont pas pratiques pour les jours ensoleillés.

• • •

Parmi les plus jolies blouses admirées dans les grands magasins de lingerie sont celles qui sont garnies de volants plissés au fer ou de dentelle filet ou d'Irlande.

Pour les personnes fortes la blouse croisée a du cachet et peut se finir à l'encolure par un col droit, ou s'échancrer et se terminer par un col Médicis. Les manches longues sont préférées pour ces blouses. La toile, le piqué, le tussor, la faille sont des tissus préférés.

RECETTES

Gâteau au lait de beurre

Ingrédients: 1 tasse de sucre blanc; gros comme un oeuf de beurre ou de graisse; 1 oeuf; 1 tasse de lait de beurre; un peu de muscade; 1 cuillerée à thé de soda; ½ tasse de raisins; farine.

Préparation: Défaites en crème le beurre ou la graisse avec le sucre. Faites dissoudre le soda dans le lait de beurre et ajoutez cela à ce qui précède. Ajoutez la muscade, les raisins et assez de farine pour faire une pâte épaisse.

• • •

Gâteau économique

Ingrédients: ½ tasse de beurre ou graisse; 1 tasse de sucre; 3 cuillerées à soupe de lait; 3 oeufs; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre.

Préparation: Défaites le beurre et le sucre ensemble, ajoutez le lait et les oeufs battus en neige. Mélangez bien la poudre avec la farine et mêlez le tout ensemble. Faites cuire en deux parties.

• • •

Croquettes au veau

Ingrédients: Veau; 1 tasse d'huîtres; 3 oeufs; beurre; pain émietté ou biscuits au soda écrasés.

Préparation: Faites bouillir le veau jusqu'à ce que la viande soit bien tendre. Passez-la dans le hache-viande. Ajoutez les huîtres coupées menu ainsi que les oeufs: assaisonnez avec sel, poivre et beurre, et ajoutez assez de pain émietté pour faire une pâte épaisse. Faites rôtir dans de la graisse bouillante.

• • •

Pastilles de menthe

Ingrédients: 2 tasses de sucre; ½ tasse d'eau; 1 cuillerée à soupe de glucose; huile de menthe.

Préparation: Faites bouillir le sucre, l'eau et la glucose jusqu'à ce que cette substance reste molle dans l'eau froide; retirez du poêle et quand c'est tiède ajoutez l'essence de menthe. Battez bien jusqu'à ce que cela soit épais. Mettez par cuillerée à thé sur un papier beurré.

LA PETITE "...Nième"

Je ne connais pas la grande...

Mais comme elle est exquise, la petite ambulance!

Qui dira les multiples, les gais, les touchants souvenirs qui ont poussé et poussent tous les jours sur ce terrain de la charité privée!

L'autre soir, un blessé de Verdun arrive, un peu anxieux, à la nôtre... Que va-t-il trouver?...

Mais, à peine descendu de voiture, apercevant les grandes fenêtres, les rideaux gais, les cornettes blanches, les lits bien faits, le petit jardin vert où pépient les oiseaux gamins, sa figure s'éclaire, et il dit: "Ca, c'est l'ambulance de famille!.."

Il avait trouvé le juste mot.

Ambulance de famille!... celle où l'on n'est pas le "27"... le "132", mais le petit Belge, le petit Normand, le bon gros Marseillais.

Ambulance de famille!... où chaque enfant est connu et admis avec ses qualités, ses défauts et ses tics.

Ambulance de famille, où la vie s'écoule doucement, même si vous croyez ne plus croire aux dogmes éternels qui conditionnent toute l'humanité.

Le matin... prière petite, comme l'ancienne prière de la maman, prière à laquelle presque tous répondent.

Puis les journaux, le passage du médecin, les pansements... parfois les opérations... le déjeuner, les cigarettes, le phonographe, les visites, le dressage de la petite fox "Grenade" trouvée (hum!... hum!...) un soir sur le pavé de Paris... le travail du rafia, les nappes brodées... Curieux de voir se dévider les écheveaux de soie bleu tendre ou mauve autour de ces mains, rugueuses encore d'avoir manoeuvré "la lourde".

Et enfin le dîner de 5 heures..

Les jours fuient... fuient!....

Pourtant même dans ce cadre de tendresse, le cafard surgit, comme le chiendent qui pousse jusque sur le ballast des voies.

L'animal sévit surtout quand les blessés restent trop longtemps à l'ambulance. Il fait alors des petits, et contamine les autres soldats.

Il y a pas mal de remèdes; mais le grand, le vrai, c'est la promenade!

Le remède peut même être appliqué préventivement.

Et ce fut notre cas, cette semaine:

Monsieur l'aumônier invite tous ses chers poilus de l'ambulance... N...ième à venir lundi, passer la journée chez lui.

On dansera... mais pas devant le buffet!

A cette annonce, toutes les maladies disparaissent, et le cafard estourbi tombe sur le dos.

Aussi, lundi matin, heure militaire, tous les hommes étaient sur le pont — je veux dire sur le trottoir, — attendant le camion automobile.

Qui dira la joie de ce départ!.. Un théâtre de Montmartre — union sacrée! — a prêté les banquettes... la foule entoure le camion, applaudissant à la vue de paniers suggestifs.

On ne les gâtera jamais trop, ces enfants-là!...

Et puis en route!...

On traverse Paris dans toute sa
Un bon vieux se serre les deux
longueur. Partout des gestes amis.
mains. Une maman fait envoyer des baisers par sa fille (dix-huit mois)......

Voici la raide montée de Villejuif. Tous ceux qui ont des jambes — une bonne vingtaine — descendent pour soulager le moteur qui halète... Seuls, restent les amputés.

Velleneuve... Juvisy... Ris... Une panne!... Photo de la panne.

Essonne... Repanne — Des paysannes accourent avec leurs chèvres... Rephotos... adresses.

—Parfaitement!... On vous enverra!

Et puis c'est la vraie campagne... les champs à perte de vue.

Les soldats cultivateurs observent.

Le blé est mouillé, mais les betteraves s'annoncent belles!...

—Chez nous, on ne fait pas les meules comme ça...

—Chez nous, c'est pas si avancé...

Le grand air creuse... Comme il est loin le déjeuner de l'ambulance.

Enfin voici le calvaire du Coudray, et la petite route ombreuse qui conduit à la maison.

On distingue là-bas, au pied des tilleuls, tout une troupe de blouses blanches et de brassards rouges qui font des signes enthousiastes:

—Le voilà!...

Ils sentent qu'ils sont attendus, les petits soldats!

—Vous allez voir la belle table!

En effet, on a mis les petits plats dans les grands... une belle nappe de jadis fleurant la campagne, des bouquets de bleuets, de marguerites et de coquelicots, et, là-bas, sur le billard, le sympathique jambon... les brioches ventrues, dorées... des galettes exquises où la cuisinière mit toute sa science... des fraises, des cerises où le bon Dieu a mis son coeur.

Oui, vraiment, leurs familles ne les recevraient pas mieux, ces petits-là!

A la fin, au champagne — car ils ont eu du champagne, — un coup de couteau sur un verre... M. le curé de T... d'une voix chaude, prononce un toast très applaudi... J'y vais du mien... un sergent, du sien...

On boit à l'ambulance, aux Soeurs, aux infirmières, à la famille, aux camarades, à la France!

Et la fumée bleue des cigarettes monte sous les tilleuls où bruissent les scarabées.

Mais, hélas, l'aiguille tourne... on n'a que la permission de 10 heures... Il **faut** repartir!...

Et comme c'est dommage, c'est la meilleure heure.

Là-bas le soleil se couche dans l'or et la pourpre.

Les bois sont comme un grand bouquet de gloire; la Seine en est l'écharpe sombre, couleur "croix de guerre".

Il fait bon, et doux, et glorieux.

Pourtant, là-bas..? loin..? très loin? dans la direction de l'Est on entend parfois des coups très sourds et précipités qui viennent de l'horizon.

—Le canon!... dit un soldat.

—Oui — et le canon de Verdun?..

Tous ces visages qui viennent de rire se font subitement sérieux.

—Vous êtes sûr Monsieur l'aumônier, que c'est le canon de Verdun?...

—J'en suis absolument sûr...

Alors les yeux brillent, les lèvres se serrent, les mains s'ouvrent comme si instinctivement elles cherchaient le fusil absent pour voler au secours des camarades...

Mais, bientôt, le bonheur de ce jour, le calme de ce lieu, la beauté majestueuse de cette heure reprennent les soldats.

Et c'est en chantant à mi-voix qu'ils traversent les villages où, sur le pas des portes, les salue une dernière fois tout ce qui reste de la patrie à nos foyers français...

Pierre l'Emite.

— La **Croix.**

UN MITRAILLEUR SENEGALAIS DE 14 ANS

Son nom: Bakari. Il est dans sa quatorzième année. Il est né au Soudan, au bord du Niger. C'est là, il y a bien longtemps, quand, tout petit enfant, il jouait encore avec ceux de son âge au bord du grand fleuve, que son père s'engagea dans les tirailleurs, au service de la France.

Alors commença l'existence aventureuse des camps.

Mais, un beau jour, la compagnie dont faisait partie le père de Bakari reçut l'ordre de partir pour le Maroc. Le petit Bakari et sa mère suivirent le chef de famille. Pendant des mois et des mois, ce fut une vie presque quotidienne d'escarmouches et de combats.

Survint la Grande Guerre. La compagnie du père de Bakari fut désignée pour prendre part à l'expédition des Dardanelles. Moment pénibles pour nos pauvres Sénégalais. Les ordres étaient formels, il allait falloir laisser au Maroc femme et enfants. Désolation du petit Bakari. Pour la première fois, il va être séparé de son père. Il prie, il supplie, pleure, trépigne. Lui aussi veut aller se battre. Il promet qu'il restera aux côtés de son papa, ne le gênera point et l'aidera. Déjà, dans les longues marches à travers le "bled" marocain, ne l'a-t-il pas fait, portant le fusil, les cartouches, le barda?

Enfin, apitoyé, le capitaine de son père consent à emmener l'enfant. Et, un jour, les troupes alliées arrivent à l'entrée des Dardanelles. Les Français ont reçu l'ordre d'atterrir à Koum-Kaleh. Le père de Bakari est affecté à une section de mitrailleuses. Le petit Bakari, aux côtés de son père, sous l'ouragan de balles et d'obus, met le pied sur la côte d'Asie.

Pour permettre aux Anglais de débarquer à Sedd-ul-Bahr, sur l'autre rive, les Français avaient reçu l'ordre de tenir Koum-Kaleh vingt-quatre heures. Ils tinrent deux jours et deux nuits. Sans repos, Bakari apportait lui-même aux soldats les bandes de cartouches destinées à alimenter les mitrailleuses. Enfin, après quarante-huit heures de résistance héroïque, on rembarque. Bakari est toujours là.

Et l'enfant noir se retrouve au pied d'Achi-Baba, dans la fameuse redoute Bouchet, puis au Kérévès-Déré. Inlassablement, il suit la section dont son père a été nommé adjudant. Quand il n'apporte pas de cartouches aux combattants, il prend le fusil de celui qui vient de tomber et fait le coup de feu. Journées terribles... Insomnies, privations, intempéries, le gamin insouciant supporte tout. Il est avec son père.

Un soir, au crépuscule, l'ordre vient de partir à l'assaut. Poussant leurs cris de guerre, les Sénégalais escaladent les tranchées. L'enfant est au milieu de la colonne d'attaque. Rugissant, lui aussi, il se précipite avec les assaillants.

Mais, soudain, un sifflement aigu déchire l'air: un obus éclate au milieu des tirailleurs, semant la mort.

Une heure plus tard, à cet endroit, on trouve le petit Bakari, évanoui, sur le corps de son père. Le vieux Sénégalais avait été tué sur le coup. L'enfant était blessé à la jambe et à la tête.

Après avoir reçu les premiers soins à une ambulance de l'arrière, il fut évacué sur l'hôpital d'Alexandrie, où son infirmière, tout émue, que les Sénégalais ont baptisée **Madame France**, me conta ses hauts faits.

Et, comme **Madame France** raconte la mort héroïque du père de Bakari, l'enfant murmure:

—Oui, **Madame France**... Eux, sauvages... Eux ont tué mon papa... Mais moi, bientôt guéri, et irai les tuér à mon tour...

Et ses deux petits poings, tendus vers une vision lointaine, se crispent et se serrent rageusement.

LE GRAND GESTE D'HEROISME

Récit d'un officier d'artillerie:

Mon coeur bat à se rompre: il est 10 heures.

Les chasseurs qui m'entourent "sortent", franchissant d'un bond le parapet, s'alignent rapidement sur leurs officiers et se portent en avant, la baïonnette haute. Déjà quelques-uns culbutent dans les trous d'obus, au premier pas, soit que leurs jambes ne supportent plus le poids de leurs angoisses, soit qu'une balle les ait déjà frappés.

Je songe que 200,000 hommes, sur le front de l'armée à la même seconde, font le même geste!!

Tous nos canons, automatiquement, d'après un mécanisme réglé d'avance, allongent leur tir. La fumée et la poussière s'éloignent. Les premiers objectifs d'attaque se détachent sur l'écran qu'elles forment. Oh! mes pauvres, mes malheureux chasseurs!

Ils n'ont pas fait vingt pas que le sinistre crépitement des mitrailleuses s'échappe de la sape VII. La nappe des balles fait son oeuvre dévastatrice et vient raser le parapet de la tranchée de départ où je me tiens en observation...

C'est une sublime folie. Ils s'élancent sur le réseau, comme si leurs mains ensanglantées devaient réussir où nos obus ont échoué... Plus loin, les plus audacieux, les plus téméraires — et je distingue parmi eux ces trois officiers avec leur adjudant qui, il y a un instant, me pressaient avec une insistance si généreusement dissimulée, — les plus admirablement fous gisent au pied du réseau que leurs membres étreignent en un dernier effort. Le capitaine les précède dans cette course à la mort. Son corps de héros, troué certainement par plus de cinquante balles, "chevauche" les "chevaux de frise". Ironie du sort qui semble avoir voulu immortaliser dans une attitude professionnelle ce cavalier de carrière, auquel son arme n'offrait plus assez d'occasions de sacrifice et qui venait d'apporter aux fantassins la collaboration de son coeur, de son âme, de son corps!

Le fallait-il, ce geste d'une beauté insensée?... Une voix me répond: Il le fallait... Il fallait qu'à cette heure tout le monde "sortît". Il fallait que les faiblesses possibles fussent emportées dans le tourbillon général. Il fallait que le plus grand geste d'héroïsme qui ait été jamais demandé à des hommes s'accomplit dans toute son ampleur devant un ennemi stupéfié de son audace.

Et mes yeux évoquent alors ce même spectacle renouvelé en plus de cent endroits sur le front de l'armée...

Henri René.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LA CAUSE DE BEATIFICATION DU VENERABLE PERE DE LA COLOMBIERE

(Messager Canadien)

Le culte du Sacré Coeur repose sur des fondements théologiques inébranlables. "C'est en lui-même que l'Eglise l'a jugé et approuvé, abstraction faite totalement de communications surnaturelles à l'appui. Cela est si vrai que plus d'un demi-siècle s'est écoulé entre le décret approbatif de 1765, portant autorisation de la fête, et l'examen des révélations reçues par Marguerite-Marie. Historiquement, le fait est qu'une éclosion, une formation, une propagation lentes, mais réelles, de la dévotion au Sacré-Coeur sont antérieures, et de beaucoup, à l'oeuvre de Marguerite-Marie, et que, en matière même de culte liturgique, la priorité appartient au B. Jean Eudes. Il reste que l'intervention de Notre-Seigneur — qu'on ne saurait méconnaître sans témérité, dans les révélations de Paray — et l'action personnelle de Marguerite-Marie, ont eu pour effet de donner une impulsion décisive à l'empressement des fidèles, d'inaugurer pour la dévotion et le culte du Sacré Coeur une ère de diffusion sans précédent pour l'amplitude et l'importance, d'introduire dans la manière de les comprendre et de les pratiquer plus de netteté et de fixité avec plus d'ampleur aussi."

La sainteté de Marguerite-Marie reconnue officiellement par l'Eglise jette un nouvel éclat sur la mission de la Voyante. C'est pourquoi nous désirons tant la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Pour une raison semblable, nous demandons à nos associés de prier, ce mois-ci, pour obtenir la béatification du vénérable Père de la Colombière.

Le Père de la Colombière, en effet, fut le guide envoyé de Dieu qui reconnut l'action divine dans les révélations faites à Marguerite-Marie, il l'encouragea et la guida d'une main sûre et s'employa de tout son pouvoir à exécuter les demandes du Sacré Coeur.

Claude de la Colombière, né le 2 février 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon, paroisse appartenant aujourd'hui au diocèse de Grenoble, entra à l'âge de dix-sept ans au noviciat de la Compagnie de Jésus.

Il se mit à l'oeuvre de sa sanctification avec une telle ardeur et une décision si courageuse qu'il devint la réalisation et la copie fidèle du tableau que saint Ignace avait tracé du jésuite tel qu'il le voulait: "Un homme crucifié au monde et pour qui le monde est crucifié; un homme nouveau dépouillé de ses sentiments propres, ayant revêtu ceux de Jésus-Christ, un homme qui dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la chasteté, dans la science, dans la longanimité, dans la suavité, dans l'Esprit-Saint, dans une charité sans fard, dans la parole de vérité, se montre le ministre de Dieu, et à l'aide des armes de la justice, à travers la gloire et l'ignominie, la honte ou la bonne renommée, la prospérité enfin et l'adversité s'avance vigoureusement et à grands pas vers la patrie céleste, et par tous les moyens dont il dispose, porte les autres à y tendre, en regardant toujours la plus grande gloire de Dieu."

De bonne heure il ajouta aux voeux essentiels de religion, le voeu héroïque d'observer exactement toutes ses règles sous peine de péché.

"Je veux, disait-il, m'imposer une nécessité indispensable de remplir, autant qu'il est possible, tous les devoirs de mon état et d'être fidèle à Dieu dans les plus petites choses. Je veux rompre tout d'un coup les chaînes de l'amour-propre et lui retrancher pour toujours l'espérance de se satisfaire en quelque rencontre."

Au mois de février 1675, le P. de la Colombière se rendit dans la petite ville de Paray-le-Monial en qualité de supérieur du petit collège des jésuites de cette localité.

A cette époque, au monastère de la Visitation de Paray, il y avait une religieuse — c'était Marguerite-Marie — "traitée de visionnaire et de cerveau malade par les directeurs peu éclairés qu'on avait chargés de la conduire, elle était livrée aux plus cruelles angoisses. Jésus prenant pitié de sa détresse: "Je t'enverrai, lui dit-il, mon serviteur." Il ajouta qu'elle devait manifester à ce fidèle serviteur les trésors de son Coeur divin qu'elle avait vus, et tous les secrets dont elle avait été faite participante à ce sujet."

A la première visite que fit le Père à la Visitation, une voix intérieure dit à la soeur Marguerite-Marie: "Voilà celui que je t'envoie."

Le P. de la Colombière devint dès lors le directeur de la servante du Sacré Coeur, l'assura que ce qui se passait dans son âme venait de Dieu, il la rassura et lui traça une ligne de conduite sûre.

En ce temps-là, Notre-Seigneur ayant demandé à Marguerite-Marie l'établissement de la fête du Sacré Coeur, "mais, donnez-moi donc, dit l'humble soeur, le moyen de faire ce que vous me demandez". "Adresse-toi, dit Jésus, à mon serviteur; dis-lui de faire son possible pour établir cette dévotion, et de donner ce plaisir à mon Coeur. Qu'il ne se décourage pas pour les difficultés qu'il rencontrera, il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie de lui-même pour se confier entièrement à moi."

Investi d'une si haute mission, le Père de la Colombière se consacra tout entier au Sacré Coeur, le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu, vendredi, 21 juin, 1675, il fit connaître et pratiquer la dévotion au divin Coeur à un grand nombre de personnes.

Toutefois il ne resta que dix-huit mois à Paray. En 1676, il fut envoyé en Angleterre en qualité d'aumônier et de prédicateur de la duchesse d'York, Marie de Modène, épouse du duc d'York, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

Marguerite-Marie se plaignit au divin Maître de ce départ prématuré, mais Notre-Seigneur lui répondit: "Ne te suffis-je pas, moi, ton Principe et ta Fin?"

Sur ce nouveau théâtre, l'apôtre du Sacré Coeur donna les exemples les plus admirables d'austérité, de modestie et de zèle. Il prêcha deux carêmes devant la duchesse d'York, et de plus tous les dimanches et fêtes, durant dix-huit mois. Ses sermons, imprimés depuis, témoignent de l'amour ardent des âmes qui le dévorait. Ce sont des monuments de doctrine et d'onction. Un contemporain dit qu'à Londres le P. de la Colombière ramena à l'Eglise bien des apostats et des impies et tira du grand monde bon nombre de catholiques. Il inaugura en Angleterre l'apostolat du Sacré Coeur de Jésus.

La persécution se déchaîna contre lui. On voulut l'impliquer dans un complot, grossière imposture flétrie par les protestants eux-mêmes. Comme cinq de ses confrères anglais, il eût donné avec joie sa vie pour la cause de la foi. Mais, grâce à l'intervention de Louis XIV, il échappa à la mort. Néanmoins on l'exila.

En se rendant à Lyon, où l'appelait la volonté de ses supérieurs, il passa par Paray et visita Marguerite-Marie. A Lyon, il dirigea dans les voies spirituelles Joseph de Galiffet, jeune jésuite alors, qui devait être l'un des plus ardents propagateurs de la dévotion au Coeur de Jéus.

Sa santé languissante lui rendans tout ministère de prédication impossible, ses supérieurs l'envoyèrent à Paray pour qu'il respirât l'air pur du Charolais, mais Dieu le rappela à lui bientôt après, le 15 février 1682. Le lendemain la bienheureuse Marguerite-Marie disait à sa supérieure: "Il n'a pas besoin de nos prières, il est en état de prier Dieu pour nous, étant placé dans le ciel par la bonté et miséricorde du Coeur de Jésus Notre-Seigneur." Les peuples du Charolais l'honorèrent comme un saint, Paray le pleura comme un bienfaiteur. Ses restes vénérables reposent non loin de ceux de Marguerite-Marie.

Tous les ans, Marguerite-Marie, au jour anniversaire de sa mort, célébrait la fête du Père Claude de la Colombière. Elle le vit un jour dans la gloire avec saint François de Sales, l'un et l'autre faisant cortège à Notre-Seigneur et à sa saint Mère.

Depuis sa mort, le vénérable Père n'a cessé de partager avec la bienheureuse qu'il dirigea, les marques de la pieuse confiance des fidèles. Ses reliques sont conservées avec soin, mais ne peuvent recevoir d'hommages publics.

Pour la gloire du Sacré Coeur, nous demanderons que d'éclatants miracles nous permettent de rendre au Père de la Colombière les honneurs des bienheureux.

Nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en rapportant la prière au serviteur de Dieu composée par la Bse Marguerite-Marie

"O Dieu éternel et tout-puissant qui nous avez donné, en les derniers siècles, un modèle de toute sainteté, en la personne du bienheureux père Claude de la Colombière, votre fidèle serviteur de la société de Jésus, nous vous supplions de nous octroyer par ses saintes et puissantes intercessions auprès du Sacré Coeur de Jésus-Christ, la grâce de l'imiter en ses vertus de charité, simplicité, humilité, afin que nous parvenions au bonheur éternel. Par le même Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il."

G. D.

"Le Messager Canadien du Sacré-Ceour."

LA BONNE AVENTURE

Ici on tire la bonne aventure... Approchez, Mesdames et Messieurs!...

—Bonjour, Monsieur...

—Voudriez-vous me dire, monsieur de sorcier, si, pendant les années qui me restent à vivre, **je serai heureux ou malheureux?**

—Très simple, mon ami... Une seule question: **Etes-vous susceptible?**

—Susceptible?... Oui, très susceptible, hélas!

—Mon ami, je vois clairement votre passé et je lis clairement votre avenir... Vous avez dû bien souffrir dans votre passé. Entre-parenthèse, pour le présent, vous devez être passablement orgueilleux et jaloux... Pour votre avenir, — oserais-je vous l'annoncer? — **vous serez indubitablement malheureux,** et vous ferez indubitablement... le malheur de bien d'autres!...

• • •

—Bonjour, madame...

—Oh! monsieur le sorcier, una question qui me tient au coeur! L'avenir sera-t-il pour moi plus riant que mon triste passé?

—Très simple, ma bonne dame: Une seule question: **Etes-vous susceptible?**

—Susceptible?.. Oui, très susceptible...

—Madame, je vois clairement votre passé et je lis non moins clairement votre avenir. Dans votre passé, je découvre de sanglantes épines à tous les pas du chemin. Vous vous étiez flattée d'être heureuse en ménage et de rendre un mari heureux; ça n'a pas duré longtemps... Entre parenthèse, pour le présent, vous devez être singulièrement vaniteuse et jalouse... Pour votre avenir, j'y découvre — ne vous troublez pas, Madame — j'y découvre que **vous serez une femme perpétuellement malheureuse,** sans compter les mauvais quarts d'heure que vous ferez passer aux autres.

Bonjour, mademoiselle...

—Je n'ai pas encore mes dix-huit printemps, monsieur le sorcier, et je songe à l'avenir.. oMnsieur le sorcier, cet avenir, pour moi, que sera-t-il?

—Très simple, mademoiselle... Une seule question: **Etes-vous susceptible?**

—Susceptible?... Oui, comme tout le monde... C'est mon unique défaut.

—Mademoiselle, je vois de mes yeux vos dix-huit printemps.... Vous étiez jalouse et boudeuse avant d'aller à l'école et jusque sur les genoux de votre mère. Vous avez fait plus d'un caprice et brisé plus d'une poupée. A l'école, vous étiez encore jalouse, boudeuse, capricieuse, et peut-être mauvaise esprit... Vous n'avez pas beaucoup d'amies.

Entre parenthèse, pour le présent je crains bien que la susceptibilité ne soit pas votre unique défaut: vous devez y joindre une forte dose d'amour-propre et de malignité... Pour votre avenir — excusez ma franchise, mademoiselle et tenez-vous bien, — **votre avenir sera forcément malheureux** et gare au petit mari que vous convoitez!...

• • •

Approchez, Mesdames et Messieurs!...

Ici on tire la bonne aventure...

PROMESSES DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

Faites à la Bienheureuse Margueguerite-Marie Alacoque, en faveur des personnes dévouées à Son Divin Coeur

1. Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.

2. Je mettrai la paix dans leurs familles.

3. Je les consolerai dans toutes les peines.

4. Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.

5. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

6. Les pécheurs trouveront dans mon Coeur la source et l'océan infini de la miséricorde.

7. Les âmes tièdes deviendront ferventes.

8. Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection.

9. Je bénirai les maisons où l'image de mon Sacré Coeur sera exposée et honorée.

10. Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les coeurs les plus endurcis.

11. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Coeur, et il n'en sera jamais effacé.

12. Je leur promets, dans l'excès de la miséricorde de mon Coeur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront les Premiers Vendredis, neuf mois de suite, la grâce de la pénitence finale, qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir les Sacrements, et qu'il sera leur asile assuré à cette heure dernière.

PRIERE POUR LES BLESSES

Combien déjà sont tombés, ô Jésus! tombés sans même savoir qui les a frappés. Dans leur propre corps ils souffrent indiciblement et vous réclament... On vous réclame toujours, mon Dieu, quand on souffre! Allez à eux et guérissez-les. Nulle misère humaine ne vous trouvera indifférent, nulle plaie humaine jamais ne vous trouva impuissant. Tous venaient à vous, criant: Seigneur ayez pitié de moi. Et à tous vous disiez: Je le veux, sois guéri... Votre coeur n'a pas changé, ô Jésus, et votre pouvoir est le même encore.

Passez donc parmi les rangs de nos blessés, ô divin Guérisseur. Ecoutez la clameur qui monte de partout: "Seigneur, rendez-moi mon enfant, mon frère, mon époux..." Ecoutez-la, Seigneur, et sur nos blessés languissants, dites la parole ineffablement douce: Je le veux, sois guéri.

PREMIERE SEMENCE DE BLE MONTREAL

Au printemps de l'année 1644, on commença à semer à Villemarie le froment de France, à la sollicitation de M. d'Ailleboust. On avait craint d'abord que le froid excessif du Canada ne fît périr la semence; mais on eut lieu de se convaincre du contraire, et même de reconnaître, par une heureuse expérience, que le froment se multipliait beaucoup dans ces premières années.

Abbé E.-M. Faillon.

"Histoire de la Colonie Française. Vol. I."

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE POURQUOI D'UN NOM

Plusieurs se demandent pourquoi le vocable de Saint-Boniface apôtre et patron de l'Allemagne, fut choisi par Mgr Provencher pour son église. C'est toute une histoire à raconter, la voici:

"A ce moment, la compagnie de la Baie d'Hudson, était, à vrai dire, la seule protectrice du pays. A la bataille des Sept Chênes, à peine à un mille du Fort Douglas, le gouverneur Simpson et un bon nombre d'employés de la compagnie furent massacrés. Le comte de Selkirk étant à Montréal, en entendit parler. Il comprit qu'il fallait frapper un grand coup pour rétablir le prestige de la compagnie détruite par cette malheureuse affaire. Il parvint à s'entendre avec le gouverneur pour qu'on envoyât 100 homms du régiment de Meuron, composé de Suisses et d'Allemands que la paix conclue avec Napoléon I avait permis de licencier. Ces hommes furent envoyés à Fort Douglas qui avait été abandonné. Du terrain fut donné aux officiers et soldats du Meuron. Comme ils étaient tous catholiques romains, ils demandèrent à Mgr Provencher pour leur église, le vocable de Saint-Boniface leur patron et l'apôtre de l'Allemagne".

LA RUMEUR INFAME

"La rumeur infâme"! Elle fit son apparition dès le début de la guerre; l'on doit avouer qu'elle n'a pas chômé depuis. C'est dans les campagnes, parfois dans les faubourgs des grandes villes, qu'elle sème la suspicion et la haine contre le clergé. Sa gamme est extrêmement variée: qu'on en juge. Dans un département l'on a raconté que les curés avaient, "pour se venger de la séparation", poussé l'Allemagne à déclarer la guerre à la France. Du Sud-Ouest de la France, l'on cite le propos suivant colporté par la canaille radicale: "Le Grand Etat-Major est vendu aux curés et fait exprès de se faire battre afin de renverser la République". Sous une forme plus raffinée mais non moins perfide, la **Bataille Syndicaliste,** l'**Humanité** et la **Dépêche de Toulouse** ont fait écho à cette campagne. Ces journaux tentèrent de démontrer que la responsabilité du vandalisme allemand retombe sur l'Eglise. Rien n'a probablement été inventé d'aussi renversant que cette histoire de la déclaration de la guerre à la suite d'une entrevue de Guillaume II et de l'évêque de Tarbes, entrevue qui aurait eu lieu au congrès de Lourdes. Selon cette "rumeur infâme", Guillaume II aurait assisté, déguisé en curé, au congrès de Lourdes, et y aurait convenu avec l'évêque de Tarbes que le trésor de la basilique lui serait livré. Depuis cet argent servirait a mener la guerre contre la France. Dieu merci, l'épiscopat et le clergé français ont traqué et traquent encore sans répit ces calomniateurs. Et la **Dépêche de Toulouse,** qui a osé écrire que pas un prêtre ne combattait dans les tranchées, s'est vu condamner à plusieurs reprises par les tribunaux. L'incident le plus célèbre de toute cette campagne anti-cléricale a été la sortie anticléricale de M. Paul Adam, écrivain de quelque renom. Sommé de préciser et de nommer les curés coupables d'anti-patriotisme, de sympathies allemandes, il recula et finalement déclara n'avoir point voulu désigner les curés.

Cette déconfiture de M. Paul Adam a été suivie d'une intervention de M. Briand, président du conseil. Il a hautement déclaré "entièrement injustifiées toutes ces "infâmes rumeurs".

LA GUERRE ET LES MISSIONS

La guerre a rudement frappé les missions catholiques. Elle les a atteint tant sous le rapport des ouvriers que sous celui des ressources financières. Ainsi la loi militaire française rappelait sous les drapeaux des centaines de missionnaires, leur titre d'Allemands valait aux missionnaires de race alle-l'Allemagne et de l'alliance germano-turque, toujours est-il que les tueries d'aujourd'hui ont un caractère colossal et méthodique. Le massacre des parents a été suivi de l'accaparement des enfants pour en faire des musulmande d'être expulsés des colonies anglaises. En dépit de succès marqués dans la Chine et au Japon, de même que dans l'Océanie, l'avenir des missions catholiques est plutôt sombre. Leur sort préoccupe gravement les **Etudes,** la grande revue que publient à Paris les Jésuites. Elle est inquiète. Cela se comprend. Suivons-la dans son examen de la carte du monde et tôt nous comprendrons combien fondés sont ses motifs d'inquiétude.

La révolution grandit en Chine: du Sud elle monte lentement vers le nord. Cela n'entravera-t-il pas ce mouvement de conversion qui en 1914-15 donnait à l'Eglise catholique cent mille nouveaux sujets? L'anarchie règne au Mexique. Ce qui la caractérise c'est la persécution religieuse. Que sont devenues les missions indiennes des provinces du nord? Leur sort est tout à fait inconnu et tout incline à croire qu'elles n'existent plus. Heureux si ces ouvriers de l'Evangile ne sont pas tombés sous les coups des bandits mexicains!

Tout cela n'est que vétille en regard de la persécution musulmane en Arménie. C'est une persécution politique, mais c'est aussi une persécution religieuse. Elle ne date pas d'aujourd'hui. Depuis près d'un siècle, elle s'est renouvelée fréquemment, mais jamais avec autant de férocité et sur une si grande échelle qu'aujourd'hui. Est-ce résultat du voisinage avec mans. Les femmes ont été réservées aux harems turcs. Quand la population arménienne eut été annéantie, les églises ont été pillées, converties en écuries, en mosquées. Les chefs de l'Eglise n'ont pas été plus épargnés que les fidèles. C'est ainsi qu'au premier rang des victimes se sont trouvés les prêtres et les évêques. L'évêque de Papert a été pendu; l'évêque de Kharpout emmené en exil et massacré au sortir de sa ville épiscopale; l'évêque de Seert brûlé sur la place publique; l'archevêque chaldéen catholique, un des grands orientalistes de notre époque, périt aussi sur ce même bûcher. L'archevêque de Mardin a été massacré par une bande de Kurdes. Un autre bande de Kurdes massacra Mgr Israélian, ses prêtres, ses religieuses et tous les laïques qui fuyaient avec lui. L'évêque de Malatia fut étranglé. Ses religieuses ont été enlevées. On ne sait rien de l'évêque de Diarkebir où un affreux massacre a eu lieu. Mgr Celebian a été brûlé vif. A Musch, tous les Arméniens ont été tués et l'évêque a péri avec eux.

L'on ne saurait calculer le nombre de prêtres qui ont péri avec leurs évêques.

Autour de la Ferme



SEIGLE D'AUTOMNE

L'automne dernier, pour détruire la folle avoine, vous aviez détourbé, par un labour mince, un terrain que vous deviez semer ce printemps en avoine, pour faire un fourrage vert.

Ce faisant, vous avez détruit deux pousses d'avoine sauvage: la première en labourant en mai ou juin, — par ce travail vous détruisiez une première pousse que vous enfouissiez pour servir d'engrais; la deuxième pousse a été coupée avec votre fourrage vert.

Malgré ce travail, la folle avoine ne se tient pas pour battue, elle est bien diminuée, mais au premier labour elle reparaîtra, et si vous la laissez mûrir, elle rendra inutiles vos efforts de l'année précédente. En plus, le chardon jaune n'a subi jusqu'ici aucune atteinte: il a cru et il croîtra; il n'a pas été dérangé par votre "détourbage" de l'automne ni votre labour du printemps, pas plus que par la coupe de votre fourrage vert.

Si après avoir pris votre récolte de fourrage vert vous labourez à nouveau votre terrain, vous allez détruire les racines de chardon, car c'est en août que cette racine est le plus affaiblie. L'expérience semble montrer qu'à cette époque la vieille racine meurt et que de nouvelles se forment; donc à ce moment un labour doit les détruire presque complètement. Le labour, cependant, ne suffirait pas. En effet si vous laissez votre terre ainsi dénudée par le labour, elle serait le plus beau réceptable de mauvaises semences qu'on pourrait imaginer. Pensez donc, un terrain sans aucune herbe, dans le voisinage d'un champ où l'on bat du grain mêlé de ces graines ailées!

Pour protéger votre terrain, semez-le de suite; mettez-y 2½ à 3 minots à l'acre de seigle d'automne.

Vous aurez les avantages suivants: 1o—Votre terrain recouvert de verdure sera moins exposé à recevoir les mauvaises semences des voisins; 2o—A cette époque l'herbe se fait si rare dans nos pâturages, que ce seigle vert serait un riche pâturage qui demeurerait très abondant jusqu'aux neiges. Pendant que vos jeunes animaux se repaîtreraient de mauvaises herbes, vos vaches à lait se nourriraient de cette herbe tendre et la production du lait deviendrait plus grande et exempte du goût des mauvaises herbes. 3o—Au printemps suivant, ce seigle repoussera encore dès les premières chaleurs. Vous pourriez vous en servir comme pâturage de printemps, alors que les fourrages sont si rares et les herbes de nos pâturages si tardives. Si vous n'aviez pas besoin de cette herbe tendre, vous pourriez le laisser croître et le couper en vert, et vous auriez un foin très bon qui pourrait même remplacer votre mil pour la nourriture de vos chevaux. 4o—Ce foin de seigle en poussant très fort le printemps prochain, va étouffer toutes les mauvaises herbes. Vous laboDurerez donc ce terrain, et il sera très bien préparé pour une semence de blé.

Ce sera un vrai labour d'été, me direz-vous. — Oui, mais un labour d'été qui, au lieu de vous coûter beaucoup d'argent, vous paierait amplement tout votre travail, par le pâturage de cet automne, le foin de l'année prochaine et la destruction presque complète des mauvaises herbes.

N.-C. JUTRAS, ptre.

BETAIL

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—
De choix ....$6.75 à $7.25
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.25 à $5.75

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—
De choix ....$6.75 à $7.25
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.25 à $5.75
Ordinaire ....$4.50 à $5.00
De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.75 à $7.25
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.25 à $5.75
Ordinaire ....$4.50 à $5.00

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.25 à $6.75
Bon ....$5.50 à $6.00
Moyen ....$4.75 à $5.00
Ordinaire ....$4.20 à $4.50

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—
Choix ....$6.00 à $6.50
Bon ....$5.50 à $5.75
Moyen ....$4.75 à $5.25
Ordinaire ....$4.00 à $4.50
De 800 à 1,000 livres—
De choix ....$5.75 à $6.25
Bon ....$5.00 à $5.50
Moyen ....$4.50 à $4.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.25

Boeufs (Bulls)

De choix ....$5.00 à $5.50
Moyen ....$4.50 à $4.85
Bologne ....$3.75 à $4.25
"Cutters" ....$3.25 à $3.75
"Canners" ....$2.25 à $2.75

Boeufs (Oxen)

Bon ....$6.50 à $6.85
Moyen ....$5.90 à $6.25
Ordinaire ....$4.25 à 5.00

Veaux

De choix ....$8.25 à $8.75
Bon ....$7.50 à $8.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv.
Prix ....$5.75 à $6.25
Bon. De 800 à 950 livres.
Prix ....$5.25 à $5.50
Boeufs (bulls) .....$4.25 à $5.00

"Stockers"

De 450 à 800 livres—
De choix (breedy steers)
Prix ....$5.75 à $6.10
Moyen (taureaux) ..$5.00 à $5.50
Ordinaire (taureaux)
Prix ....$4.25 à $4.75
De choix (breedy heifers)
Prix ....$5.75 à $5.85
Moyen (taures) .....$5.00 à $5.50
Ordinaire (taures) ..$4.25 à $4.85

Porcs

De choix ....$11.60 à $11.85
Lourds ....$8.75 à $9.00
Légers ....$10.50 à $11.00
"Stags" ....$5.50 à $6.00
Truies ....$7.75 à $8.00

HYBRIDATION DE LA LUZERNE

Croisement entre la luzerne, la lupuline et le mélilot blanc en vue d'améliorer la production de la semence

Comme plante fourragère, la luzerne possède beaucoup de bonnes qualités, mais elle a aussi de sérieux défauts.

Un de ces défauts, c'est que, dans certaines conditions, elle est incapable de produire un quantité suffisante de semence. Depuis quatre ans nous faisons des expériences en vue de corriger cette stérilité relative, et nous présentons dans cet article un bref résumé des résultats obtenus.

Il a été démontré par des essais préliminaires soigneusement conduits que cette faible production de la semence est due, au moins dans certains districts, au fait que les fleurs de la luzerne ne sont pas fécondées. Si ces fleurs ne sont pas fécondées par des insectes ou par des moyens artificiels, aucune graine ne se produit .Nous avons constaté qu'une espèce particulière d'abeilles sauvages est l'insecte le plus utile dans le procédé de fécondation, et que l'absence de ces abeilles cause toujours une faible production de semence.

Opérations sur la lupuline

En contraste avec cette stérilité relative de la luzerne, il y a certaines plantes légumineuses sauvages que l'on sait être productrices prolifiques de graines. L'une d'elles est la lupuline, ou minette, également appelée trèfle jaune à cause de ses fruits, à cause de ses fleurs, ou trèfle noir (Medicago lupulina).

Les expériences que nous avons conduites ont fait voir que cette plante donne toujours de fortes récoltes de graines, qu'elle soit exposée à l'influence des abeilles ou qu'elle soit soustraite à cette influence, c'est-à-dire que les fleurs de la lupuline ont le pouvoir de se féconder elles-mêmes automatiquement.

On comprend facilement que cette propriété d'auto-fécondation et cette production prolifique de semence ont une importance immense puisqu'elles permettent à la lupuline de se multiplier rapidement. Si l'on pouvait transmettre ces caractéristiques à la luzerne, on augmenterait grandement sa valeur comme plante fourragère, car les cultivateurs pourraient augmenter beaucoup plus rapidement l'étendue de leurs luzernières. Dans cet espoir, nous avons décidé de faire des expériences pour voir s'il ne serait pas possible, par un croisement, de transmettre à la luzerne ces propriétés de la lupuline.

Les opérations ont été commencées au cours de la saison de 1911.

En effectuant ce croisement, nous avons employé la luzerne comme plante femelle et la lupuline comme plante mâle, au plante productrice de pollen.

Après avoir essuyé des difficultés considérables et des échecs répétés, nous avons obtenu cinq gousses de semence croisée, chaque gousse contenant plusieurs bonnes graines.

En 1912, nous avons semé cette graine qui a produit 24 plantes hybrides, dont la plupart produisaient l'année suivante une petite quantité de semence.

Les semences provenant des hybrides de la première génération ont été semées en 1914 et 1915. Nous avons obtenu en tout plusieurs centaines de plantes.

Au cours de l'été 1915, nous avons soigneusement étudié ces plantes de la deuxième génération, mais comme elles n'avaient pas été plantées depuis assez longtemps pour que leurs caractéristiques aient eu le temps de se développer entièrement, nous n'essayerons pas, au point où nous en sommes, de faire un examen détaillé des particularités individuelles des plantes. Disons cependant que ces plantes ressemblent par leurs caractéristiques générales à leurs grands-parents — la luzerne et la lupuline. D'autres présentaient des caractères intermédiaires, mais en somme ces plantes ressemblent beaucoup plus à la luzerne qu'à la lupuline.

En ce qui concerne la production de la semence, les hybrides de la première génération n'ont produit qu'une très petite quantité de graines, deux plantes étant pour ainsi dire stériles.

La tendance à la stérilité est une condition qui se rencontre généralement dans les hybrides de la première génération entre différentes espèces, et ce n'est que dans la deuxième génération et dans la génération suivante que nous pouvons chercher des plantes paraissant posséder les bonnes qualités de l'un ou l'autre des grands-parents.

Expériences sur le mélilot blanc

En dehors de ces expériences sur la luzerne et la lupuline, nous avons entrepris également des essais d'hybridation avec le mélilot blanc ou trèfle d'odeur (Melilotus alza).

Cette plante possède plusieurs caractéristiques spéciales; elle produit une abondante récolte de graine, même dans des conditions défavorables. Nous avons constaté que les fleurs du mélilot blanc, comme celles de la lupuline, produisent des graines même lorsqu'elles sont soustraites à la visite des abeilles et des autres insectes. Ayant déjà explique que c'est cette aptitude à la productivité que nous voulions transmettre à la luzerne, on comprendra sans peine l'objet que nous nous proposions en croisant la luzerne et le mélilot blanc.

En 1913, nous avons fait au total 77 croisements; la luzerne servait de plante femelle et le mélilot blanc de plante mâle. Nous avons obtenu en tout 10 gousses de semence, mais aucune des graines ne contenait un embryon mûr, et toutes se montrèrent stériles.

Toutefois, la même saison, nous réussîmes à croiser le mélilot blanc avec l'une des plantes hybrides provenant du croisement de la luzerne et de la lupuline.

A la suite de ces croisements, nous avons obtenu deux gousses dont nous avons produit cinq plantes dans la saison de 1914. Nous les avons appelées multiples hybrides.

Ces hybrides de la première génération présentent des variations frappantes dans la couleur des fleurs, celles-ci variant de jaune souffre à violet pourpre. Ces couleurs ont été produites par la plante femelle hybride (luzerne-lupuline).

Toutes ces plantes avaient des caractéristiques en commun; elles avaient toutes le même mode de végétation retombante; leurs tiges étaient excessivement dures, ligneuses, fragiles, se cassant facilement avec une fracture nette.

Quant à la production de la semence, quatre des plantes ont produit chacune quelques graines, mais la cinquième plante paraissait être complètement stérile; elle a produit beaucoup de fleurs mais pas de graines, pas plus par l'auto-fécondation, que par la fécondation croisée.

Pour les multiples hybrides de même que pour les hybrides luzerne-lupuline, il sera nécessaire de se rendre jusqu'à la deuxième et même la troisième génération et même peut-être encore plus loin pour voir si un type de plante ne paraîtrait pas qui réunirait les bonnes qualités des deux ancêtres.

Non seulement nous nous proposons, par la sélection continue sur les plantes résultant du premier croisement, d'isoler le type de plantes que nous désirons, mais nous cherchons à corriger la stérilité des hybrides en revenant à plusieurs reprises dans les croisements, aux espèces originales.

Nous espérons que l'une ou l'autre de ces recherches nous donnera des résultats ayant une valeur économique directe dans l'amélioration de la luzerne, et nous espérons également jeter de la lumière sur quelques-uns des problèmes compliqués qui se présentent à celui qui cherche à améliorer les plantes par la culture.

—La **Gazette Agricole**.

ECHOS TRANSATLANTIQUES

(Le **Nationaliste**)

Un ami qui se trouve actuellement au camp de Shorncliffe, Angleterre, nous écrit une fort intéressante lettre, dont nous détachons les passages suivants:

"A la fin d'avril, j'ai été envoyé avec quelques copains au "Training school" pour suivre un cours de sous-officier. Nos examens ont été couronnés de succès. Ici, je dois rendre justice à nos amis les Anglais, avec qui nous avons vécu pendant six semaines. Ils ont été pour nous de véritables amis. Ils disaient avec plaisir les quelques mots de français qu'ils savaient. C'est avec enthousiasme qu'ils parlaient de la belle et douce France et du noble et brave peuple français. Ils nous trouvaient chanceux de parler le français et l'anglais, et auraient donné beaucoup pour pouvoir parler français. La plupart de ces jeunes gens viennent de l'Ontario, et vous voyez qu'ils sont moins fanatiques que les leurs de cette province. Me croirez-vous si je vous dis que des Anglais d'Ontario ont permis, ici en Angleterre, à des Canadiens-français, ou Canayens, de passer des examens en français, pendant que les nôtres en Ontario n'ont pas la permission de faire la même chose? On serait certainement étonné d'apprendre cette nouvelle au Canada. Peut-être ce miracle fera-t-il méditer ceux qui ne sont pas habitués à réfléchir. Sur ce point, la guerre aura eu son bon côté, et je crois que le Canada y trouvera un certain profit...

En congé, j'ai fait le tour de l'Angleterre et de l'Ecosse. Londres est certainement la plus belle ville d'Angleterre, comme Edimbourg est la plus belle ville d'Ecosse. Les femmes sont peut-être jolies, mais, mon iDeu, les grands, horribles et longs pieds qu'elles ont! Quand on rencontre ici une dame aux pieds petits on se dit qu'elle doit être Française ou Belge..."

Notre correspondant a évidemment conservé la bonne humeur gauloise de la race, et nous lui souhaitons bien de la conserver telle jusqu'à son heureux retour parmi nous. Mais que penser des Ontariens civilisés dont il nous parle? Ils doivent sans doute à leur traversée océanique l'élargissement notoire de leur mentalité On devrait en faire voyager un plus grand nombre.

Mont-Royal.

FRUGALITE EXEMPLAIRE

Les anciens Canadiens des classes populaires étaient d'une frugalité exemplaire. Les viandes ne paraissaient presque sur la table que durant le **temps des fêtes** ou aux jours des grandes réjouissances. Le reste de l'année on se contentait de lait, d'oeufs, de poissons, de soupe aux pois, de bouillie de maïs pilé, de crêpes, d'un pain grossier, de fruits et de légumes. Ce régime quasi végétarien ne les empêchait pas d'acquérir une santé et une vigueur admirables. Ecoutez ce que disait la Mère Marie de l'Incarnation: "Un pauvre homme aura huit enfants, et plus, qui l'hiver vont nu pieds et nu-tête, avec une petite camisole sur le dos, qui ne vivent que d'andouilles et un peu de pain; et avec tout cela, ils sont gros et gras".

E.-Z. Massicotte.

"Athlètes Canadiens-Français."

Cote du Grain

BLE.	Déchargé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	"Smutty"
No. 1 Nord	139¼		128¾	130¾	127¾
" 2 Nord	137		126¾	128¾	125¾
" 3 Nord	132½		123¾	122¾	119¾
" 4 Nord	128¾		118¾	117¾	114¾
" 5 Nord	122¾		112¾		
" 6 Nord	113¾		107¾		
Fourrage	107¾		101¾		
AVOINE					
2 C. W.	48¼	48	44½		
3 C. W.	47½		44		
Extra 1 four.	47½		44		
No. 1 fourrage	47		44		
No. 2 fourrage	46¾		43¾		
Rejeté	45½		42½		
ORGE					
No. 3	77½		72		
No. 4	73½		68		
Rejeté	65½		60		
Fourrage	65½		60		
LIN					
1 N. W. C.	185⅞				
2 C. W.	181⅝				
3 C. W.	158⅝				
Rejeté	158⅝				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain non déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre				
Novembre				
Décembre				
Mai				

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

EN PROVINCE

SAINT-LEON

Nous venons d'avoir une bonne et excellente retraite paroissiale. Le R. P. A. Dallaire, o.m.i., a été le prédicateur de cette mission. Le Révérend Père s'est employé avec tout son coeur et avec beaucoup d'éloquence à faire du bien à nos âmes, et son ministère a été fructueux et béni. Que le Révérend Père reçoive ici encore l'expression de la plus vive reconnaissance que lui gardent les paroissiens de Saint-Léon auxquels il s'est dévoué avec tant de charité pendant ces 8 jours. A la suite de la retraite notre R. P. Curé nous a dit la joie qu'il éprouvait de tout le bien accompli, et la persuasion qu'il avait que cette belle retraite sera suivie d'un renouveau de foi et de vie chrétienne et d'une charité plus étroite encore entre tous ses paroissiens. Je crois réellement qu'au sortir de cette mission on pouvait dire des paroissiens de Saint-Léon, comme des premiers chrétiens: "Ils n'ont tous qu'un coeur et qu'une âme."

* * *

La récolte s'annonce superbe dans notre région de la montagne Pembina. On me montrait la semaine dernière un magnique champ de blé en excellent état, et son propriétaire me disait que depuis 35 ans il avait chaque année (sauf 2 fois qu'il a été laissé en repos) rapporté une belle et abondante récolte. Voilà une preuve de plus de la richesse de nos terres en cette partie du Manitoba.

Dieu nous a préservés des mauvais orages et de la grêle. Nous l'attribuons aux exercices d'une mission fervente et aux nombreuses messes qui ont été chantées pour obtenir les bénédictions de Dieu sur nos récoltes. La prière n'est-elle pas le grand moyen d'obtenir toutes les grâces de Dieu?

Ces moissons abondantes ne se feront pas seules et les hommes de la place ne suffiront pas au travail Si ces lignes tombent entre les mains de quelques ouvriers qui désirent venir voir nos belles terres, qu'ils profitent de l'occasion.

* * *

Tout le monde connaît les rapports injustes et sots que les inspecteurs anglais envoyés par le gouvernement Norris ont fait sur nos écoles bilingues. Les succès obtenus aux examens pour les Diplômes par nos élèves un peu partout sont un démenti formel donné à ces rapports. A Saint-Léon, sur 7 élèves présentées pour la 2me partie du 3me toutes ont passé **avec honneur.** Ce furent: Mlles Zéphirina Payette, Marie-Anna Parent, Marthe Wasse et Maria Boyer. Mlle Eliane Landry et M. N. Bessette, de l'école Théobald, école bilingue de la campagne, ont également passé de bons examens pour l' "Entrance".

POULE D'EAU

M. L. Gaudry, de Toutes Aides, a fait le recensement de notre population. Nous avons aussi l'honneur d'avoir au milieu de nous Mlle Poulin, sa belle-soeur.

* * *

M. D. Bernardin avait, la semaine dernière, le plaisir de recevoir M. G. Adam.

* * *

Pour la troisième fois nous venons de recevoir la visite de la barge de la Twin Island Lumber Co. Elle nous a apporté une forte cargaison de bois de construction.

* * *

Messieurs nos cultivateurs préparent faucheuses et rateaux pour la récolte de foin que nous donnent généreusement nos champs.

* * *

Bigre! Un moment de joie, nos maringouins perdaient leurs ailes. Mais ne voilà-t-il pas qu'il leur en pousse de plus longues.

LAURIER

La distribution des prix de notre école a eu lieu mardi dernier. Les parents se sont fait un devoir d'y assister. On ne peut que féliciter les organisateurs; musique et déclamation ont été réussies. Le jardin de nos petits élèves est très joli et nous devons féliciter M. R. Gagné, leur professeur. M. R. Gagné ne reviendra malheureusement pas, mais il n'en laisse pas moins un excellent souvenir parmi nous.

* * *

M. Heabel a fort à faire depuis qu'il a un auto. Les voyageurs ont un meilleur service et à un moindre prix.

* * *

M. Raymond Trottier nous a quitté pour occuper une position à la banque de Sainte-Rose du Lac. Nous lui souhaitons bon succès, ce qui ne saurait lui faire défaut sous la direction d'un aussi bon gérant.

* * *

Mlle Berthe Trottier est heureuse d'offrir ses félicitations à Mlle Eva Fletcher, son élève en 8me division, qui a si bien réussi aux examens d' "entrée".

RASSDON, SASK.

Mardi, le 18 juillet, M. l'abbé Nicolet était l'hôte de M. Jos. Gareau, maître de poste. Il y eut messe chantée le matin. Les deux jeunes filles de M. Jean Lebras eurent le bonheur d'y faire leur première communion. Toute la famille Lebras y assistait. Elle n'avait pas craint de faire quatre milles sous une pluie torrentielle. Bel exemple de la vigueur de la foi bretonne.

* * *

Bien qu'il pleuve à peu près tous les jours, la récolte n'a pas encore souffert. La récolte des pommes de terre est fort compromise. Notre foin est excellent, mais si la pluie ne cesse pas nous allons avoir bien de la misère a en faire la récolte.

DUNREA

Notre village recevait dimanche la visite de M. le docteur Laurendeau, de Saint-Boniface, et de M. Hector Héroux, directeur de la **Liberté,** tous deux délégués par le Comité de Propagande de l'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba afin d'organiser ici un cercle local.

Toute notre population française répondit à l'appel de notre curé et un bel auditoire entendit M. Héroux expliquer nos raisons de lutter. Le docteur Laurendeau parla près d'une heure démontrant la nécessité de s'unir et l'importance du cercle local.

Le comité local suivant fut constitué: M. A. Lavoie, président; M. A. Parent, vice-président; M. A. Boulet, secrétaire-trésorier; MM. A. Paradis, P. Boulet, H. Beaupré, conseillers. Notre curé fait partie du cercle local.

Après l'assemblée générale, le docteur Laurendeau donna aux membres du comité local d'amples détails sur le fonctionnement de leur cercle et la nature du travail qu'il devait accomplir.

L'assemblée générale était sous la présidence de M. N. Boulet, l'un des pionniers de cete paroisse. M. A. Lavoie agissait comme secrétaire.

LA BROQUERIE

Le 16 courant aura lieu à Saint-Joachim de La Broquerie la confirmation des enfants de la paroisse. Ce sera aussi la première visite de l'archevêque de Saint-Boniface, Sa Grandeur Mgr Arthur Béliveau, qui coïncidera avec le 25me aniversaire de prêtrise de M. l'abbé Alex. Giroux, curé de cette paroisse depuis plus de 20 ans.

Le R. P. Granger, de l'ordre des Dominicains, si connu et si aimé dans Saint-Boniface et partout où il a passé, prendra part à ces fêtes religieuses et prononcera le sermon de circonstance.

Il y aura bénédiction de cloche. Le public est invité à prendre part à ces fêtes qui font heureuse coïncidence et qui laissera à tous, nous en sommes assurés, le plus heureux et le plus durable souvenir.

Par ordre du comité,

N. Deslauriers,
Secrétaire.

SOMERSET

Savez-vous que les autos vont ici devenir la grande mode. M. Camille Larrivée et M. A. Lacharité sont chacun propriétaires d'un bel auto depuis la semaine dernière. M. Lacharité et quelques amis de Somerset devaient se rendre dimanche à Sainte-Elizabeth pour y visiter leurs amis, mais le mauvais temps leur fit remettre cette promenade à dimanche prochain.

* * *

M. Joseph Miron, de Winnipeg, était la semaine dernière de passage chez son frère M. Philippe Miron. Il est retourné à Winnipeg lundi matin.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

A vendre

Une bonne terre à trois milles et demi au sud du village de Saint-Jean-Baptiste. Belle grande maison avec grande cour entourée. Bonne écurie pouvant loger trente à trente-cinq bêtes. Bonne grainerie et remise à machineries et à voitures. Porcherie à quelques pas de la rivière Rouge. Glacière et laiterie. Bois de chauffage, etc. Seulement à un mille de l'école.

DANS LE MONDE

La paralysie infantile

New-York, 3. — L'épidémie de paralysie infantile a aujourd'hui atteint son point culminant. Il y a eu 217 cas et 43 mortalités.

Progrès des Français

Paris, 3. — Les Allemands ont vainement tenté plusieurs fois de déloger les Français de la ferme Monacu. Nos troupes ont atteint les abords du village de Fleury.

Casement a été exécuté

Londres, 3. — Sir Roger Casement, ancien chevalier et ancien consul, a été pendu à neuf heures ce matin. Il avait été trouvé coupable de haute trahison. Quand la cloche de la prison annonça l'exécution, la populace fit entendre ses applaudissements.

Casement est mort bravement. Avant qu'on lui mit le capuchon noir sur la tête, il dit d'une voix claire et distincte: "Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains". Puis, parfaitement droit, il ajouta: "Jésus, recevez mon âme". Casement était accompagné d'un prêtre, car, bien qu'appartenant à une famille protestante, il est mort catholique, ayant adjuré le protestantisme quelque temps avant sa mort. Les rernières paroles de Casement furent: "Je meurs pour mon pays.

Casement a fait sa première et dernière communion le matin même de son exécution.

Le "Deutchland" a pris la mer

Norfolk, Virginia, 3. — Le sous-marin allemand "Deutschland" a réussi à prendre la mer en dépit de la surveillance active des navires des nations alliées.

Dans une terrible impasse

Petrograd, 3. — Grâce à la merveilleuse stratégie du général Brussiloff, l'armée autrichienne a été séparée en deux tronçons. A l'heure actuelle, elle est menacée d'un désastre.

Les Français s'emparent de Fleury

Paris, 4. — Une violente attaque a mis les Français en possession de l'important village de Fleury. Ce village est situé au nord de Verdun. Une contre-attaque allemande a permis aux Teutons de prendre pied dans la partie méridionale du village.

Les Teutons sont fauchés

Londres, 4. — Notre artillerie a surpris les Allemands dans le bois de Delville et a tout simplement fauché leurs rangs. Deux aéroplanes allemands ont été abattus par nos troupes.

Rude combat en Russie

Petrograd, 4. — Les troupes allemandes concentrent leur résistance sur la Stokhod. Une bataille intense se déroule le long de la rivière pour la possession des villages de Dubeschovo et de Gulevitchie. Les Allemands se servent de gaz asphyxiants.

La pression du blocus

Londres, 4. — Lord Balfour, parlant du blocus, a aujourd'hui affirmé que sa pression est maintenant plus forte qu'elle ne l'était lors de la bataille du Jutland.

Verdun centre de la lutte

Paris, 5. — Toute la lutte se concentre actuellement autour de Verdun, où les Français ont pris l'offensive. Nos troupes détiennent maintenant Thiaumont et presque tout le village de Fleury.

Les Russes fléchissent un peu

Petrograd, 5. — Nos lignes d'attaque sur la rivière Stokhod ont fléchi quelque peu devant les contre-attaques allemandes.

De lourdes pertes

Londres, 5. — Les Austro-Allemands ont perdu depuis le 4 juin dernier, sur les lignes de feu de l'est et de l'ouest, 380,000 et soldats faits prisonniers; 370,000 tués et blessés. De plus l'Allemagne et l'Autriche ont perdu 600 canons et 1,500 mitrailleuses.

La Belgique sera restaurée

Londres, 5. — Les efforts combinés des Alliés libèreront la Belgique du joug de ses agresseurs et lui rendront pleine jouissance de son indépendance, a déclaré aujourd'hui le roi.

Vol de $50,000 en plein jour

Detroit, E.-U., 5. — Cinq bandits non masqués ont arrêté en plein ojur sur l'avenue Woodward une automobile contenant $50,000. Après avoir enlevé tout l'argent, ils ont fui à toute vitesse.

La mort fauche sans pitié

New-York, 5. — Plus de mille enfants ont déjà succombé à l'épidémie de paralysie infantile qui fait rage ici.

Les Anglais en seconde ligne allemande

Londres, 6. — Nos troupes ont avancé en deux jours de six cents verges sur un front de 3,000 verges. Plusieurs attaques allemandes ont été repoussées.

En une semaine

Paris, 6. — Durant la semaine du 30 juillet au 5 août, les Français ont fait 2,500 prisonniers.

Les Français poursuivent leur offensive

Londres, 6. — Les Français ont progressé au sud-ouest de Estrées, au sud de la Somme, et au nord-ouest de Thiaumont, près Verdun. Les Allemands bombardent violemment les positions françaises à Thiaumont et à Fleury.

Lord lieutenant de l'Irlande

Londres, 7. — Le baron Wimborne a été nommé lord lieutenant de l'Irlande. Il avait résigné au commencement de la rébellion.

Les Russes l'emportent

Londres, 7. — Les Russes ont porté dans la Galicie nord un autre rude coup aux Teutons et capturé au sud de Brody six villages occupés par les Allemands. La lutte a été acharnée et furieuse. Les Allemands bombardent maintenant violemment leurs anciennes positions.

Nouveaux succès français

Londres, 7. — Les Allemands ont perdu du terrain dans le bois Hem et sur la Somme. Les Français leur ont pris une ligne de tranchées. Les Français ont aussi fait des progrès au sud de Thiaumont et dans le village de Fleury.

A 14 milles de la voie ferrée de Lemberg

Londres, 7. — Les derniers succès des Russes au sud de Brody font qu'ils ne sont plus qu'à 14 milles du chemin de fer Tarnopol-Lemberg. La capture de cette voie ferrée priverait le général autrichien de la seule route par où il puisse retraiter. Partout dans la Gálicie nord, les Russes vont de l'avant en dépit d'une farouche résistance de la part des Allemands.

Chute du cabinet turc

Londres, 7. — On rapporte une crise ministérielle en Turquie et le cabinet aurait été renversé. On devient de plus en plus hostile au partie Jeune-Turc.

Victoire italienne

Londres, 7. — Les Italiens ont progressé sur plusieurs points. Ils ont capturé presque toute la colline No 85. Les combats de dimanche leur ont donné 3,000 prisonniers dont cent officiers.

Tenez à n'importe quel prix

Paris, 7. — Le général von Buelow a donné à ses troupes l'ordre **de tenir à tout prix** et de ne pas céder devant les attaques. Cela explique l'acharnement de la résistance allemande.

Deux Français font 100 prisonniers

Paris, 7. — Le caporal Gouteuabier et un simple soldat ont été décorés pour avoir capturé cent Allemands dont deux officiers. A eux seuls ils bombardèrent de grenades ce groupe allemand et le forcèrent à mettre bas les armes.

Une irruption de bandits dans le Dakota Nord

Bismark, D.-N., 7. — Nos villages organisent des corps de miliciens pour se protéger contre les bandes qui parcourent nos campagnes, intimidant les ouvriers et commettant des crimes de tous genres. Un nommé Lang, membre d'une de ces bandes, s'est reconnu coupable de meurtre. La foule menace de le lyncher.

DANS L'EST

Le vent attise les feux de forêts

Englehart, Ont., 3. — Les feux qui couvaient dans le district de Catherine, à quinze milles d'ici, ont été ravivés par une forte brise. On ne croit pas cependant que le feu atteigne la ville.

De nombreux animaux sauvages ont péri. Un explorateur raconte qu'un chat sauvage s'est trouvé si effrayé par le feu qu'il vint se réfugier entre ses jambes comme un chat domestique.

Enlèvement romanesque

Montréal, 3. — Un jeune homme a récemment, à l'aide d'une fausse clé, pénétré dans un couvent de cette ville et enlevé une jeune fille qui y était en pension. Cette jeune fille n'est âgée que de 14 ans. On a ferme espérance d'arrêter bientôt ces fuyards.

Nouveau feu de forêts

North Bay, Ont., 3. — Un nouveau feu a éclaté hier dans le district de McCool. Le village a été complètement rasé. On ignore le nombre des victimes. Un autre incendie s'est déclaré à Tomilko, où il y a plusieurs mines. On n'a encore aucun détail.

450 cadavres identifiés

Cobalt, Ont., 3. — Un rapport de Matheson dit que 450 cadavres ont été trouvés et identifiés. Seskinika est en feu. Il en est de même du canton Morrissette au nord du lac Kirkland. Cobalt est enveloppé d'un nuage de fumée.

Le nombre des victimes

Torcnto, Ont., 3. — Il faudra attendre que des recherches aient été faites pour pouvoir donner le nombre des victimes. Quatre personnes seulement ont échappé à la mort à Nuska.

On aidera aux récoltes

Ottawa, 3. — Un arrêté ministériel permet aux commandants des différents bataillons qui n'ont pas reçu ordre de se tenir prêts à partir pour le front, de donner congé à leurs hommes pour aller aider aux récoltes.

Feux de forêts dans le nord de Québec

Québec, 4. — On rapporte que des feux de forêts font rage dans le nord de la province et que des concessions forestières ont été détruites. La scierie des Escoumains est menacée de destruction.

Il se noie en dormant

Québec, 4. — M. Wilbrod Trudel s'est noyé, mercredi soir, dans un petit ruisseau. M. Trudel était noctambule et on attribue à cela sa perte.

Pellicules bilingues

Montréal, 4. — Le docteur L.-J. Lemieux, président du bureau de censure des vues cinématographiques de la province de Québec, a donné ordre aux fabricants de pellicules d'avoir à rédiger leurs titres dans les deux langues.

Mort du R. P. Frédéric

Montréal, 5. — Le R. P. Frédéric, célèbre franciscain, est mort à l'âge de 78 ans. Il était au Canada depuis 28 ans et s'était acquis une grande célébrité comme restaurateur de l'ordre de Saint-Français ou Canada.

Un prêtre périt dans les flammes

Cochrane, Ont., 5. — M. l'abbé Wilfrid Gagné, curé de Nuska, a péri dans les flammes qui ont rasé ce village. Il était âgé de 28 ans et venait de prendre possession de ce poste.

LES CARAVANES TRAGIQUES

Trébizonde, mai 1916.

Les caravanes de la Mort! Ce furent les lamentables troupeaux des déportés arméniens épargnés par les premières tueries, s'en allant dépouillés, épuisés, poussés par leurs bourreaux vers l'exil et vers le massacre.

Quelques-uns d'entre eux ont miraculeusement survécu, ont réussi à échapper aux assassins turcs et kurdes, à s'évader de ces sinistres troupes de victimes errantes et condamnées... J'en ai interrogé plusieurs, mais le cauchemar de leurs souvenirs les obsède et les effare. Ils n'osent même l'évoquer. Une stupeur hagarde marque uniformément leurs visages et il faut insister, les mettre en confiance, pour qu'ils se décident à raconter les scènes d'horreur qu'ils ont véeues, et ils ne le font qu'à voix basse, en tremblant, en jetant autour d'eux des regards éperdus comme si la mort et les supplices les menaçaient encore.

Voici l'un des plus saisissants récits qu'ils me firent:

"Je suis de la vallée de Mouch (entre Erzenoum et Bitlis), m'a dit l'un d'eux. Toutes les familles déportées de cette région ont été massacrées en chemin et jetées dans l'Euphrate. Parmi ces familles se trouvaient ma mère et mes trois soeurs avec leurs petits enfants.

"Je ne l'ai appris que plus tard. J'avais échappé à la déportation et j'étais caché dans la forêt de Saint-Garabed où s'étaient réfugiés tous ceux qui comme mo,i avaient pu s'enfuir.

Une martyre

"Une nuit, une femme est arrivée jusqu'à nous. Elle avait un enfant dans les bras, elle était à demi nue, elle se traînait en gémissant et elle était si maigre et si pâle que nous avons cru qu'elle était morte et que c'était son spectre qui nous apparaissait. Mais elle a parlé. Elle a dit: "Du pain!" Nous n'avions pas de pain, mais seulement du blé en grains que nous faisions griller. Nous lui en avons donné avec un peu de viande et du lait caillé desséché. Après elle a raconté son histoire.

"Elle était du village de Kheybian et avait été déportée. Les autorités turques avaient rassemblé les femmes et les enfants des villages de Sordar, de Bazou, d'Hassanova, de Salegan et de Kvars, dans le couvent de Saint-Garabed. (C'est un lieu de pèlerinage près de Mouch. Saint-Garabed signifie Saint-Jean-Baptiste. La légende veut que le couvent ait été construit sur l'emplacement d'un temple d'Anaïtis.)

"Tous furent tenus enfermés pendant cinq jours. Après, en les réunissant aux femmes et aux enfants de Meghti, de Paghlou, d'Ourough, de Ziyaret et de Kheybian, on les dirigea vers la route du pont de l'Euphrate en leur adjoignant encore les familles de bien d'autres villages, en tout à peu près **dix mille femmes et enfants.**

"Dès le premier jour (nous dit celle qui était réfugiée avec nous dans la forêt), on commença à abattre les plus vieilles et les plus faibles qui ne pouvaient pas marcher. Cent Kurdes nous escortaient. Notre vie dépendait de leu caprice. Ils tuaient comme ils voulaient. Chaque soir ils violentaient celles qui leur plaisaient. Celles qui résistaient, ils les abattaient à coups de fusil ou à coups de sabre. Ils tuaient les enfants quand ils voulaient enlever la mère.

"Nous avancions et notre route était marquée par les cadavres. Chaque fois que nous approchions d'un village kurde, les hommes et les femmes nous entouraient et nous arrachaient ceux de nos vêtements qui leur convenaient. Bientôt nous fûmes toutes à demi nues. On distribuait tous les deux jours un peu de pain, mais il n'y en avait pas pour la plupart de nous et, quand les provisions que nous avions emportées furent finies, il fallut, pour manger, arracher des épis dans les champs de blé, le long des routes. Beaucoup moururent de faim ou de faiblesse. Du matin au soir il fallait marcher au grand soleil qui nous brûlait et nous ne trouvions pas souvent d'eau buvable. Nous étions folles de soif. Quand on rencontrait une source,on se battait et on se piétinait pour boire.

"Et puis on commença à abandonner les enfants sur la route. Beaucoup de femmes ne pouvaient plus les porter. Elles souffraient tant, elles avaient si peur, elles étaient si fatiguées qu'elles ne savaient plus ce qu'elles faisaient, je crois. Celles qui en avaient plusieurs en gardaient un. Quelques-unes réussirent à se cacher dans les champs de blé avec l'idée qu'elles pourraient ensuite se réfugier dans les montagens du Sassoun. Beaucoup se sont noyées en voulant traverser l'Euphrate..."

Cinq cents femmes brûlées vives avec leurs enfants

J'ouvre ici une parenthèse. Les Kurdes de la région que j'ai personnellement interrogés m'ont raconté que les "tchetas" avaient traqué et rassemblé ces malheureuses cachées dans les champs de blé avec leurs enfants (et qui étaient au nombre d'environ cinq cents), et que, sur l'ordre de Réchid effendi, leur chef, ils les brûlèrent vives au village de Cheklan.

Je reprends le récit de l'Arménienne.

"Quant à moi, je n'ai pas essayé de m'enfuir. J'avais quelques piastres et j'espérais arriver à vivre. Lorsque nous avons eu franchi les montagnes de Khozmo, ceux qui nous conduisaient quittèrent la direction du sud et nous poussèrent vers l'ouest, le long de l'Euphrate. Dans le pachalik de King, notre escorte fut changée. Nos nouveaux gardiens étaient bien plus féroces encore que les anciens. Nous sommes arrivées dans le district de Tchabaghjour.

"La route suivait une vallée très profonde et très encaissée. Et puis, on trouva une petite plaine. On nous ordonna de nous arrêter pour nous rassembler et nous reposer. Nous étions très contentes de nous reposer et de pouvoir boire au fleuve.

"Nous étions là depuis une demi-heure quand parut une bande de Kurdes. Ils étaient nombreux et venaient de la direction de Tchabaghjour. Ils nous entourèrent et tout à coup se mirent à nous tuer. Ils tiraient sur nous, dans le tas, avec leurs fusils et en même temps nous criaient de nous jeter dans le fleuve.

"Nous hurlions. Les fusils crépitaient sans s'arrêter. Beaucoup d'entre nous obéirent à l'ordre que les Kurdes ne cessaient de nous crier et se jetèrent dans l'Euphrate. Au milieu d'une foule de femmes et d'enfants qui se bouseulaient en hurlant je me jetai moi-même dans l'eau. Je n'avais pas lâché mon enfant. Je sais bien nager, et, en le soutenant hors de l'eau, je me laissai porter par le courant au milieu d'une masse de cadavres qui flottaient et me cachaient. Les Kurdes ne me virent pas et je réussis à atteindre l'autre rive et à me réfugier dans les broussailles.

Les dix mille captives ont été assassinées

"La nuit vint. Il n'y avait plus rien de vivant sur les dix mille que nous étions. Il y avait des centaines de mortes, tuées à coups de fusil sur la rive là-bas. Il y avait des milliers de noyées que l'Euphrate emportait. Alors les Kurdes s'en allèrent, en emportant le peu de butin qu'ils avaient pu ramasser et en emmenant quelques jeunes filles qu'ils avaient mises à part parce qu'elles étaient jolies.

"Pour moi, il fit tout à fait nuit, je quittai ma cachette et, en me guidant sur le fleuve, je remontai vers Mouch. Je me cachais le ojur et je marchais la nuit. Je mangeais des grains de blé crus. J'avais entendu dire qu'il y avait des Arméniens réfugiés autour du couvent de Saint-Garabed et je suis venue..."

"...Voilà, termina l'Arménien, ce que nous a raconté la femme qui vint nous trouver une nuit, dans la forêt de Saint-Garabed. Deux jours après son arrivée, l'enfant de cette femme mourut. Cinq jours après, la femme elle-même fut tuée quand des réguliers turcs vinrent dans les bois pour nous y pourchasser, nous, les Arméniens, qui nous étions réfugiés."

Henry Barby.

LA CULTURE DU BLE

Les Français trouvèrent, à leur arrivée, au Canada, que les hivers étaient trop froids pour le blé de France qui n'y pouvait mûrir. Ils firent alors venir du blé du Nord et c'est ainsi que tout le blé que cultivaient nos ancêtres était d'origine norvégienne ou suédoise.

J.-Edmond Roy.
"Voyage de Kalm au Canada."

Le Souvenir de Kossovo

Lorsque les pouvoirs publics, en France, ont offert, à la Serbie, l'organisation d'une "Journée serbe" pour venir en aide à la détresse de son peuple, ses représentants ont demandé qu'elle fût fixée au dimanche le plus proche de l'anniversaire de la bataille de Kossovo. Elle eut lieu le 27 juin 1389. C'est pourquoi le dimanche 25 juin a été choisi pour cette manifestation de notre fraternelle assistance à cette valeureuse nation dont on peut dire ce qu'a dit Michelet des Polonais groupés autour de la chaire de Mickiewicz, au Collège de France: "Quelle douleur, quelle misère manquait dans cette foule! Ah! pas une. Le mal du monde était là au complet. Exilés, proscrits, ruines vivantes des vieux temps, des batailles... tout perdu, rang, fortune, le sang, la vie; les maris, les enfants enterrés au champ de bataille!... Leur vue perçait le coeur."

Kossovo fut un bien autre désastre pour la Serbie que la campagne balkanique de l'année dernière, d'où son armée a pu se retirer, nombreuse encore, pour se reconstituer et se tenir prête à une glorieuse revanche. Ce fut l'abolition de son existence nationale, et, pour quatre siècles et demi, son assujettissement au Turc détesté. Mais non son assimilation pourtant. Par ses heïdouques et ses uscoques, gens qui prenaient la montagne, comme en Corse on a pris le maquis, la Serbie a regimbé sous le joug; elle a fait payer aux Turcs leur oppression, leurs exactions, dans de sanglantes et victorieuses embuscades. Et les chants populaires qui ont célébré les exploits de ces brigands nationaux n'ont pas peu contribué à entretenir dans les âmes le feu sacré des aspirations à l'indépendance. Ces exploits étaient d'ailleurs tellement selon le coeur de la nation que les historiens de la littérature serbe n'ont pas hésité à incorporer, dans le cycle de l'épopée nationale, les chants qui en ont transmis la mémoire à travers les âges.

Mais c'est surtout le souvenir de Kossovo qui a été la riche matière des diverses ballades populaires dont l'ensemble constitue la poésie héroïque de la Serbie. Nicolas Pypine et M. Spasowicz disent, dans leur **Histoire des littératures slaves**: "Aucune période n'a été aussi féconde, aucun sujet n'a autant passionné les esprits; c'est le centre, si on peut ainsi parler, de l'épopée nationale. Dans les provinces où s'affaiblissent les anciens souvenirs, si quelque fragment d'épopée survit au naufrage, ce sont les **pesmas** (poèmes) de Kossovo et de Marko Kraliewitch." Et Auguste Dozon, dans l'**Epopée serbe**, dit que les **pesmas** sont les annales de la Serbie; on y retrouve les lignes principales de l'histoire positive et surtout des destinées de la nation.

Et il n'a pu en être autrement. Le plus généralement et longtemps illettrés, dépourvus des ressources de l'imprimerie, jusqu'au commencement du siècle dernier, et pourtant animés de l'instinct de leur intégrité nationale et de l'inflexible espoir de la recouvrer, les Serbes, sans le secours des études et sous la seule action du génie de la race, se créèrent un instrument de transmission de leurs fastes rompus, où ils puisaient et entretenaient leur conscience d'eux-mêmes. Ils recouraient à la forme du vers, moyen mnémotechnique par excellence. Ballades et récits rimés que l'on apprit par coeur de la bouche de leur auteur, que des chanteurs ambulants répandirent par les villages, qu'un chacun retint plus ou moins, et recueillis ainsi d'âge en âge, fleurirent au hasard et triomphèrent de l'oubli, sans être fixés, de longtemps, sur le papier. Et à quel autre sujet que l'événement fatal à leur développement historique leurs poètes spontanés et à peu près incultes auraient-ils alimenté leur volonté presque inconsciente de vivre et de ressusciter nationalement? C'est toujours dans l'amertume d'une catastrophe où il a succombé qu'un peuple destiné à ne point périr à jamais trempe son énergie pour la revanche.

De tous les poèmes qui ont jailli en rameaux plus ou moins désordonnés, comme d'un tronc commun, de cet événement de la bataille de Kossovo, il en est un plus grand, qui est pour ainsi dire la maîtresse branche; il est le récit légendaire de la calamité même, tout au moins de ses préliminaires et de son dénouement, car il ne fait que ceux-ci nous sont autres son génie. Et les choses, en Serbie, n'étaient pas alors très différentes de ce qu'elles étaient ailleurs; elles y avaient à peu près l'allure du régime féodal. Le sultan turc qui pousse ses hordes sur les Balkans, avant de les replier sur Constantinople, est appelé, dans le poème, le tzar Murad. Il adresse par une "lettre menue", à Lazare, "tête de la Serbie", sommation de lui céder les clefs d'or de ses cités et le tribut de sept années, sinon, ajoute-t-il, "viens vers les champs de Kossovo, — que nous partagions la terre avec nos sabres."

Le tzar Lazare était un brave homme; cette lettre lui fit verser d'abord des pleurs amers. Mais il était aussi un homme brave. Il réunit ses seigneurs à sa table, et se levant, la coupe à la main, il feint d'hésiter s'il portera la santé de celui-ci, pour son âge, de celui-là pour la sûreté de son amitié, de cet autre pour sa beauté, de cet autre encore pour sa vaillance; pourtant il ne s'arrête à boire qu'à Miloch Obylitch: — A ta santé, dit-il, Miloch, fidèle ou traître! — Demain, tu dois me trahir à Kossovo, — et passer au tzar des Turcs Murad: — à toi donc, et bois cette santé, — et bois du vin et reçois en don cette coupe!" L'outrageant soupçon a été suggéré au roi par la voïvode Brankowitch qui a accusé autrui des perfides desseins qu'il nourrit lui-même. Sans se fâcher contre son roi d'une suspicion qui ne le blesse même point, Miloch Obylitch proteste au contraire que demain, peut-être, il mourra pour la foi chrétienne; il jure, par le Dieu Très-Haut, que, demain, il ira à Kossovo, qu'il immolera, de sa main, le tzar Murad, qu'il lui mettra le pied sur la gorge, puis, ajoute-t-il, "— si Dieu et la fortune permettent que je revienne sain et sauf, — je prendrai Vouk Brankowitch, — je l'attacherai à ma lance de guerre, comme une femme du lin à sa quenouille, — et le porterai par la plaine de Kossovo."

Le fidèle Obylitch s'est tenu parole. Il n'y a que sa vengeance sur le traître Brankowitch qu'il n'a pu assouvir. Il a pénétré, un peu déloyalement, il est vrai, dans la tente du sultan Murad, en compagnie d'un parlementaire serbe, et se baissant devant lui pour lui baiser le pied, il l'a dépêché d'un coup de poignard dans la poitrine. Atteint dans sa fuite, au bord de la Sinitza à l'eau glacée, il est tombé à son tour. "Dieu, dit le serviteur Miloutine à la tzarine Militza, dans le récit qu'il lui fait de la bataille et de la mort de Miloch, — Dieu ait en sa miséricorde qui l'a engendré! — Il restera en souvenir au peuple des Serbes, — pour être raconté et chanté, — tant qu'il y aura des hommes et qu'il y aura un Kossovo. — Et pour ce que tu me demandes de Vouk le maudit, — maudit soit-il, et qui l'a engendré, — maudites soient sa race et sa postérité! — Il a trahi le tzar à Kossovo, — et détaché douze mille, — ô maîtresse, de mes braves guerriers!"

Toute l'armée serbe avait pourtant communié, avant la bataille, Mais il était, sans doute, comme l'a cru Mickiewicz, dans les desseins de la Providence que la nation achevât par environ cinq nouveaux siècles de sujétion, les trois mille ans de servitude qu'elle avait encourus, en expiation de son assentiment à la divinisation du roi Nabuchodonosor, par les peuples d'Assyrie dont, à l'origine, elle avait fait partie.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il n'est que trop vrai qu'à Kossovo, fait raconter l'auteur anonyme du poème, par le messager Miloutine, accouru vers la tzarine Militza, sa main droite coupée dans sa main gauche, le corps meurtri de dix-sept blessures et son cheval ruisselant de sang, beaucoup de lances ont été brisées, "— des lances turques et serbes, — mais plus de serbes que turques, pour la défense, maîtresse, de ton seigneur, — ton seigneur, le glorieux prince Lazare." Ioug, le père de la tzarine, qui devait l'exemple, a péri au premier choc. Huit de ses frères, huit des Iougowitch, sont tombés aussi, "— le frère ne voulant point abandonner son frère, — tant qu'un seul survivrait." Boehko Iougowitch, le plus jeune, est resté le dernier, "— faisant flotter sa bannière sur Kossovo, — dispersant les Turcs par troupes, — comme un faucon, de légères tourterelles. — Où le sang baignait jusqu'aux genoux, — c'est là qu'a péri Stahinia Banowitch." Tous, tous les voïvodes ont lutté jusqu'à la mort, sauf le traître Brankowitch, qui avait accusé de sa défection préméditée le valeureux Miloch Obylitch.

On a rapproché de la **Chanson de Roland** l'ensemble des chants populaires serbes éclos du drame national de Kossovo. C'était bien naturel. Si Roncevaux n'a été pour nous qu'un revers, tandis que, pour les Serbes, Kossovo fut un désastre, la trahison les causa, l'un et l'autre. Brankowitch correspond à Ganelon. Et ces personnages, peut-être moins acteurs, historiquement, que ressorts poétiques de catastrophes, sont voulus, en quelque sorte, par l'amour-propre des peuples. Leur amertume de la défaite est moindre, si la perfidie l'a causée plus que la défaillance des courages.

Il y a un grand nombre d'autres chants populaires qui constituent le cycle de la poésie héroïque serbe et qui se rattachent plus ou moins à l'événement de Kossovo, spécialement ceux qui célèbrent Marko Kraliewitch, sorte de héros national, mais plus légendaire que Miloch Obylitch. La haine du Turc et la vengeance à assouvir sur lui y sont les sentiments dominants. "Qui ne se venge pas ne fait pas son salut", dit un proverbe serbe. Quoique ces poèmes soient l'oeuvre d'auteurs généralement dénués de littérature, l'expression et le mouvement, parfois, n'y sont pas sans beauté.

Profitant de la maladie du voïvode Doïtchin qu'il sait gisant, les membres brisés, le Maure Ouço, de Salonique, exige que les Serbes lui paient tribut, et que, par surcroît, leurs femmes viennent "lui baiser les yeux". Doïtchin ordonne à sa femme de lui seller son robuste cheval et de lui apporter sa lance de guerre, et il dit à sa soeur Iélitza: "Ma chère soeur, apporte-moi une pièce de toile et serre-moi, des cuisses jusqu'aux côtes, de peur que mes os ne se déplacent et ne glissent les uns sur les autres." Après quoi il court sur le Maure qui, déconcerté de le voir valide, lui propose d'oublier qu'il lui ait cherché noise. Mais Doïtchin fond sur lui, le cloue, de sa lance, à la porte de la ville, lui tranche la tête, lui arrache les yeux qu'il met dans un mouchoir et les rapporte à sa soeur. "Tiens! lui dit-il, moi vivant, tu n'auras pas à les baiser." La farouche énergie de ce défenseur de sa tribu, dont tout le corps menace de se disloquer sans le secours d'une toile qui le serre fortement, est le trait qui caractérise, uniformément, les héros de l'épopée serbe. Les inconnus qui en ont composé les multiples ballades devinèrent instinctivement qu'ils devaient prêter un héroïsme un peu demesuré aux champions de la cause nationale, s'ils voulaient adoucir l'amour-propre ulcéré de leurs auditeurs et enflammer leur enthousiasme. Et cette impétuosité fougueuse dans l'assaut devenait une intrépidité inflexible dans la torture, lorsque, accablés par le nombre, ces guerriers tombaient aux mains de leurs ennemis.

Le vieux Vouïadine et ses heyduques, cernés par les Turcs, sont emmenés dans la ville de Lievno; ils vont avoir les bras et les jambes disloqués, les yeux arrachés. Et il recommande à ses hommes de ne point montrer un coeur de veuve, mais de prouver un coeur héroïque, au milieu des supplices. Et lui-même, les jambes et les bras rompus, et sommé par ses bourreaux de dénoncer les receleurs du butin qu'il a fait sur les marchands turcs, et les tavernières qui lui ont donné asile, leur répond fièrement:

"— Ne raillez point, Turcs de Lievno; ce que je n'ai point confessé pour sauver mes pieds qui savaient échapper aux chevaux; ce que je n'ai point confessé pour sauver mes mains vaillantes qui brisaient les lances et saisissaient les sabres nus, je ne le dirai point pour sauver mes yeux perfides qui m'induisaient à mal..."

Il y a bien là de l'hyperbole familière aux imaginations orientales. Mais, malgré le grossissement, quelle saisissante expression d'une belle fermeté d'âme dans la douleur! Et comme on comprend que, trempés à la flamme de leur littérature héroïque, dont, même illettrés, ils ont été abreuvés, puisqu'elle a subsisté errante, de bouche en bouche, durant des siècles, avant d'avoir été recueillie dans des livres, les Serbes d'aujourd'hui aient lutté, tant qu'ils ont pu se tenir debout, et même tant qu'ils ont pu se traîner!

Force mystérieuse d'un son, d'un chant, des images qui s'en évoquent, rien qu'à être exhalés! Durant près de cinq siècles, puisque leur langue n'a été reconstituée typographiquement et grammaticalement qu'en 1814, par les soins de leur Vouk Karadjitch, les Serbes n'ont plus eu d'enseignement historique proprement dit que leurs chants populaires, jusqu'à leur insurrection, sous la conduite des Karageorges. Mais, dans cette nuit ou dans ces limbes de leur existence nationale, que s'échappât ce mot **Kossovo**, de la bouche de l'un des leurs, au foyer de famille, sur la place du village, à l'auberge, dans les champs où cheminait le laboureur derrière son attelage, sous le couvert des forêts où le porcher veillait sur son troupeau, et chaque Serbe tressaillait à ouïr ses syllabes magiques tramées en traits de gloire dans le texte d'une chanson. Chaque Serbe se souvenait de ses aïeux héroïques, de ses aïeux tombés dans la **plaine des meres**, vaincus, mais non soumis, et vaincus par le forfait de la trahison, par conséquent non pas inférieurs en courage à leurs ennemis, mais desservis par le destin, et donc dignes de ce grand empire serbe édifié par les Nemania et qui s'étendit, un moment, sur l'Albanie, l'Epire, l'Etolie, l'Acarnanie, la Thessalie, la Macédoine et une partie de la Thrace. C'est toute cette ancienne grandeur, au sein de leur abaissement séculaire, que Kossovo rappelait aux Serbes et leur inspirait le désir indomptable de récupérer.

Lorsqu'ils eurent une littérature, non plus simplement orale ou partiellement manuscrite, mais imprimée, ce fut encore l'événement de Kossovo qui en inspira l'une des premières oeuvres dramatiques. Siméon Milutynowitch écrivit sa **Tragédie d'Obylitch**, où il met en action la bataille de Kossovo", le sujet unique de la poésie serbienne", a dit Mickiewicz. "Milutynowitch, ajoute-t-il, n'a qu'un seul ton, dans ce drame, celui de la chanson serbe; mais il en a été le maître." Et c'est avec un sentiment de piété patriotique et religieuse qu'il a conçu et exécuté son oeuvre. Il avait promis de l'écrire à son ami Popowitch, qui mourut avant qu'il l'eût achevée. Dans sa préface, c'est à lui qu'il s'adresse dans l'au-delà, comme pour avoir son approbation. "Venez", lui dit-il, "des régions invisibles que vous habitez, lire avec moi mon drame; arrivez, entouré de tous les héros slaves, de Ioug-Bogdan, des chefs serviens de l'époque des Nemaniez et nommément d'Obylitch. N'oubliez pas surtout Obylitch, et dites-moi si ej n'ai pas manqué à l'esprit de mes ancêtres, si mes paroles ressemblent à celles qu'ils avaient dites autrefois, si je n'ai pas défiguré leurs actions". Ne dirait-on pas l'humilité de quelque hariographe tremblant de son insuffisance à glorifier le saint dont il a voulu propager la dévotion?

En définitive, le retentissement des syllabes du nom de Jeanne d'Arc ne nous fait-il pas comprendre le retentissement au coeur des Serbes des syllabes du nom de Kossovo.

Félicien Pascal.

Pour les foulures et les contusions. — Il n'y a rien de mieux pour les brûlures et les contusions que l'Huile Electrique du docteur Thomas. Elle supprimera l'inflammation, calmera la douleur et la chassera comme magiquement. Cette huile chassera la douleur qui suit toute contusion et préviendra la décoloration de la chair. Cette huile semble magique tant elle fait rapidement disparaître la douleur.

LES JOURS GRAS

Nous sommes donc aux jours gras. Entendez-vous le trot mesuré des chevaux, les vibrations d'acier sur la neige? Entendez-vous les rires à demi-étouffés sous les **robes de carrioles**? Tout le jour et dans toutes les routes, les voitures circulent. Ce sont les amis qui vont souper chez les amis, les parents qui visitent les **parents. Tout le** monde sort, reçoit. Comme ce diable d'Asmodée, enlevons les toits et laissons pénétrer nos regards dans l'une de nos maisons; par celle que nous verrons, jugeons les autres. C'est fait. La maison que nous avons décalottée est celle d'un bon habitant. Elle est grande et arbore deux pignons rouges. Notre habitant aime le plaisir et le petit coup; il est généreux, honnête, hospitalier, et — pardessus tout — marguiller en charge. Les invités arrivent: Ils sont quarante de leur bande. Vieux et jeunes, hommes et femmes, veufs ou non, le nombre pas plus que le genre, rien n'y fait. Les femmes se déshabillent les hommes se décapotent et les chevaux se dételent. Il fait froid et l'on prend un verre de gin pour se réchauffer; s'il ne faisait pas froid, on en prendrait quand même. Les hommes s'asseoient et causent de mille choses: des chevaux et de la récolte, des promesses du gouvernement, des taxes et des prochaines élections. Les femmes ne jasent pas moins, et, si les dernières nouvelles ne suffisent pas, elles rééditent les premières, soigneusement revues, corrigées et augmentées. Les jeunes filles ne font qu'un saut dans la place; les pieds leurs brûlent de l'envie de danser. Voici le joueur de violon. Il porte gravement sous le bras, et précieusement enveloppé dans un mouchoir de poche, l'instrument désiré; un stradivarius de fabrique canadienne. On verse à boire pour lui donner un bras, et, soudain, — sous le doigt exercé qui les met d'accord, — tour-à-tour les cordes vibrent et sonnent, pendant que les clefs tournent en criant dans la tête gracieusement cambrée du violon.

Ces préludes font courir un effluve de volupté dans la salle; les coeurs tressautent et les visages s'illuminent. L'archet, — que la résine a rendu agaçant — commence à se promener légèrement de la chantrelle à la grosse corde, en caressant la seconde et la troisième, comme pour essayer ses forces puis, tout à coup, il entame le reel à quatre vif et entraînant. Alors galants et amoureux se cherchent et se trouvent. On danse pour le plaisir de danser, mais que la danse est agréable avec ceux que l'on aime!

Aux reels succède la gigue, la plus difficile, la plus belle et la plus honnête des danses, à mon avis. Puis viennent les cotillons alertes avec leurs chaînes capricieuses, les oiseaux, les Sir Roger — qu'on appelait tout bonnement de mon temps et dans mon village — **rénegeurs!** Et puis encore, les quadrilles gracieux avec leurs marches et leurs contremarches mesurées, les lanciers compliqués et brillants et les calédonias tapageurs. Et puis encore quelquefois, pour les vieillards qui aiment à nous donner une leçon de grâces corporelles, le menuet précieux et mignard, avec ses salutations incessantes et ses gestes doucereux. Et toujours l'instrument résonne! et le violoneux, en bras de chemises, ne se rendra qu'avec le dernier crin de son archet ou la dernière corde de son violon.

Cependant tout le monde n'aime pas la danse, et il en est pour qui une partie de quatre-sept vaut tous les autres amusements réunis. Il ne faut pas en vouloir à ces gens-là, de crainte que l'âge qui éteint d'ordinaire les autres passions, ne nous apporte la passion du quatre-sept. Ces courtisans des cartes, qui valent bien après tout les autres courtisans, se sont depuis longtemps attablés Ils lutent deux contre deux; l'enjeu, c'est l'honneur; et, à les voir atentifs à leru main et aux cartes qui passent, on dirait qu'ils jouent les destinées des candidats conservateurs ou libéraux. Quels cris et quels éclats de rire s'élèvent tout-à-coup! Comme ces joueurs sont honteux! comme ces autres sont glorieux!... Ah! c'est un capot ou une vilaine qui vient d'être servi!...

"—Retirez-vous d'ici, joueurs maladroits, allez apprendre à jouer! disent les uns.

—C'est la faute à **ma compagnie**, répliquent les autres."

Oui, quoiqu'il arrive, au jeu de cartes comme aux autres jeux, quand deux personnes sont coupables, c'est toujours la faute de l'autre.

Mais voici que sur des chevalets on couche des planches, et que sur ces planches on étend des nappes, et que sur ces nappes on place des assiettes et des plats, des verres et des carafes!... Et la senteur du ragoût monte jusqu'au plafond; et le fumet des pâtés à la viande et aux pommes fait passer des frissons dans l'estomac des gourmands; et les volailles rôties qui dorment — richement dorées par la braise — leur dernier sommeil, dans les plats de faïence bleue, attirent fatalement plus d'un oeil de convoitise! Les soupers sont joyeux à la campagne, car il n'y a pas de gêne — et là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir, vous le savez. — Les soupers du mardi gras surtout sont joyeux et longs. On voudrait voler quelque chose au carême. Puis quand l'appétit est un peu plus que satisfait, et la soif, joliment plus qu'assouvie, on chante au lieu de faire des discours. A mon avis c'est bien plus gai, et bien plus raisonnable aussi, parce que cela aide la digestion; seulement il se trouve des gaillards qui chantent un peu trop fort et un peu trop souvent. Ils croient que l'on chante d'autant mieux que l'on chante haut, et, comme ils supposent qu'on aime à les entendre, ils n'aiment pas à nous lâcher. Mais enfin les voix se fatiguent, les refrains deviennent plus courts ou plus rares, et, finalement, il arrive un moment où le dernier chorus est bien le dernier. Alors on se disperse pour se réunir de nouveau autour des tables à cartes ou au son du violon. Et jusqu'à minuit sonnant, c'est un entraînement irrésistible, une véritable fureur de plaisirs.

Mais le trait caractéristique du carnaval, c'est la mascarade. Et pourtant la mascarade elle-même tombe en désuétude. Elle ne se fait plus que le mardi gras.

Autrefois un homme sérieux et une femme non moins sérieuse s'affublaient d'un masque aussi grotesque que possible et de vêtements bizarres. L'homme s'enveloppait de jupes, la femme enfourchait la culotte — et, conduits par un cocher à l'air mystérieux, ils allaient de porte en porte, buvant, mangeant et dansant mieux que les autres, au grand plaisir de la foule. Souvent, des curieux parvenaient à soulever un masque, et alors, derrière la vilaine grimace en carton peinturluré, ils apercevaient parfois un adorable minois. Aujourd'hui, dans la plupart des paroisses, quelques jeunes gens et les enfants seuls se donnent la peine de se farder avec de la suie pour effrayer d'autres enfants Mais en revanche ils se sont identifiés avec le jour même de la fête, et on les appelle les Mardi-Gras!

L.-Pamphile Lemay.

"Fêtes et corvées."

UN CAPORAL ITALIEN DE 13 ANS

La **Stampa** reçoit de Cividale le récit suivant:

Depuis les premiers jours de la guerre, un enfant de treize ans, nommé Margutti, habitant Gagliano, avait noué des rapports d'amitié avec deux soldats automobilistes qui faisaient journellement le voyage de Caporetto à Cividale. Ayant obtenu la permission de monter sur le camion de ses amis, il courut, dès son arrivée au front, à une tranchée où il s'installa. Accueilli joyeusement par les soldats qui le gardèrent avec **eux**, le jeune soldat se comporta bravement, et ses camarades le promurent caporal à l'unanimité pour mérite de guerre.

L'enfant, fier de sa promotion, réussit à endosser des effets militaires, où il cousit ses galons. Il passa plusieurs jours dans les tranchées, faisant le coup de feu contre les Autrichiens. Mais, un beau matin, le capitaine, inspectant les positions tenues par ses hommes, trouva, appuyé à une meurtrière, le soldat minuscule qui, vaillant, les yeux bien ouverts, faisait bonne garde. L'officier, surpris, interrogea le petit homme:

—Que fais-tu ici?

—Je combats.

—Mais de quelle classe es-tu?

—Troisième élémentaire; mais j'ai été promu caporal.

A ces mots, l'officier éclata de rire, puis, ému, prit dans ses bras le petit soldat et l'embrassa longuement.

L'enfant fut renvoyé à ses parents qui le recherchaient anxieusement depuis quinze jours, mais il retournera sur le front, l'officier s'étant fait l'éloquent interprète de son brûlant désir près de ses parents.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis quand on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut remplacer certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LA VOLONTE DE VAINCRE

Le temps travaille pour ceux qui travaillent

Que de fois n'avons-nous pas entendu les théoriciens de la guerre d'usure, les optimistes du moindre effort et les endormeurs qui nous bercent de leurs molles prophéties, répéter que le temps travaille pour nous?

J'aime mieux la parole franche et virile de M. Asquith, l'éminent homme d'Etat anglais, reconnaissant, dans un récent discours, qu'il n'est pas possible de discerner encore pour lequel des deux partis le temps travaille.

C'est vrai. Le temps n'est l'allié de personne. Il ne favorise que ceux qui savent le mettre à profit. La sagesse de nos pères disait: "Aide-toi, le ciel t'aidera." Nous devons dire aujourd'hui: "Le temps travaille pour ceux qui travaillent."

Lorsque, après la sauvage ruée de l'invasion, les armées ennemies, battues sur la Marne, s'immobilisèrent devant notre résistance victorieuse, beaucoup annoncèrent à plus ou moins bref délai l'inévitable effondrement de l'Allemagne.

Ses forces, disait-on, ne pouvaient que décroître, tandis que celles de ses adversaires étaient destinées à s'accroître indéfiniment; il suffisait d'attendre l'heure du renversement fatal des chances.

Vingt mois se sont passés; nos ennemis n'ont pas perdu leur vigueur agressive et la puissance de leurs moyens de combat n'a fait que se développer.

Pourtant, la coalition dressée contre eux dispose, dans tous les ordres d'idées, d'éléments certains et considérables de supériorité. Elle a l'avantage du nombre et de la richesse; elle peut puiser librement dans les ressources du monde entier. Elle peut lever et entretenir plus de soldats, appeler plus d'ouvriers, alimenter plus d'usines...

Mais ces moyens magniques ne seront que ce que notre énergie, notre application, notre volonté de vaincre auront voulu qu'ils soient.

Menacée de toutes parts, avec sa respiration économique gênée par le blocus, l'Allemagne n'a cherché son salut que dans un travail silencieux, acharné, frénétique. Elle avait une avance formidable dans les armements; elle a tout fait pour la maintenir et l'accroître. Elle s'ingénie à suppléer à tout ce qui lui manque et, en vivant sur elle-même, elle a retardé jusqu'ici la crise qui lui paraissait de toutes la plus prochaine, celle des finances.

Pour vaincre, travaillons, nous aussi, avec la même fièvre.

Le temps nous était nécessaire pour organiser et vivifier les immenses moyens de l'Entente. Mais le temps n'est pas, par lui-même, un talisman qui use les forces de l'ennemi et grandit les nôtres. Chaque jour qui passe peut être un jour de gagné ou un jour de perdu: un jour de gagné, s'il a été employé à pousser un peu plus loin, un peu plus vite, la grande tâche de préparation qui nous achemine au succès; un jour de perdu, s'il n'a été qu'une vaine et stérile prolongation des souffrances de la guerre.

Certes, il nous a fallu attendre, et il nous faudra sans doute attendre encore. Mais l'attente à elle seule n'est pas un programme. Ce qui importe, c'est de savoir clairement ce que l'on attend et de tendre tout son esprit, toute sa pensée, toute son ardeur vers le résultat.

Ce que nous attendons, ce sont les armements qui permettront à l'énorme supériorité numérique des Alliés d'être autre chose qu'un vain mirage; ce sont les moyens matériels qui assureront à l'héroïsme de nos soldats son plein rendement de grandeur et de puissance; ce sont les méthodes qui réaliseront la pleine et vivante coopération de tous dans l'oeuvre de gloire.

Ne l'oublions pas un instant. Ne perdons pas de vue le but immédiat au delà duquel nous apercevons la voie du salut.

Pour obtenir tout ce qui nous manque, il faut travailler. Il faut que l'on travaille dans les usines, aux champs, dans les chancelleries, dans les états-majors, dans les administrations.

Il faut que l'on travaille en haut et en bas de l'échelle sociale. Il faut que tous ceux qui, à un degré quelconque, disposent d'une influence et d'une autorité, soient les sources permanentes d'une énergie qui soutiene et stimule l'activité nationale.

Que d'esprits, après avoir considéré la guerre comme une convulsion violente, comme une crise de quelques semaines affreuses à subir, finissent aujourd'hui par prendre leur parti de son indéfinie prolongation!

Autant j'admire l'abnégation du peuple et de l'armée, et cette admirable patience qui n'est que le crédit fait par leur patriotisme au zèle et à la compétence des dirigeants, autant je déteste une résignation qui devient de l'apathie, et une indifférence qui n'est trop souvent que de l'égoïsme.

Ne nous figurons pas que tout est fait, que les événements vont se dérouler avec l'inflexible rigueur d'un raisonnement mathématique jusqu'à l'écrasement de nos ennemis.

Oui, nous devons vaincre. Oui, notre cause est noble et nos moyens splendides. Mais plus le succès est sûr, plus il serait coupable de le compromettre, plus il serait désolant de le laisser inutilement tarder.

Déshabituons-nous de croire que l'avenir soit écrit d'avance. L'avenir sera ce que nous le ferons... ou ce que nous laisserons nos ennemis le faire.

La force des choses n'est avec nous que dans la mesure où notre volonté sait la diriger et en tirer parti.

Charles Humbert.

LA RUSE DU BEDEAU

Depuis deux jours, les Boches étaient à X..., dans l'Aisne, confortablement installés.

Le village possède un joli clocher roman, un curé si vieux qu'il paraît presque contemporain de son église et un bedeau presque aussi âgé que son curé.

Qui, du bedeau ou du curé, aimait le mieux son église? On n'aurait pas su le dire, mais à coup sûr le bedeau en était le plus fier. Il s'obstinait bien à appeler le clocher **clocher normand,** au lieu de **clocher roman,** mais, à part cette erreur archéologique, il connaissait admirablement son affaire et récoltait comme cicerone de nombreuses pièces blanches, qui, additionnées, lui avaient permis de construire un rez-de-chaussée en briques, élevé entre le cimetière et le presbytère...

Donc, les Boches étaient là et exerçaient sur le prêtre et le bedeau une surveillance de tous les instants.

Or, un soir, ils aperçurent une lumière à l'une des fenêtres de l'église. Ils se précipitèrent dans le sanctuaire et mirent la main au collet du bedeau, qui fut inculpé d'espionnage.

—Que faisiez-vous?

—Ca ne vous regarde point.

On ne put lui arracher d'autres paroles. Pour rien au monde il n'aurait avoué devant sa femme, qui assistait à l'interrogatoire dans son fauteuil — car elle était percluse de douleurs, — qu'il était allé donner l'accolade à une bouteille d'eau-de-vie de cidre soigneusement rangée sur une vieille poutre.

—Vous serez fusillé, dirent les Boches.

La pauvre femme du bedeau tenta de défendre son mari, mais en vain. Elle alla même jusqu'à lever sur un Boche son bâton d'infirme, puis tout rentra dans le silence. On mit à la porte du petit rez-de-chaussée une sentinelle, baïonnette au canon. Comme c'était la seule issue...

Le bedeau demeurait pensif. Une idée occupait son esprit. Tout à coup, il s'approcha de sa femme, lui dit quelques mots à l'oreille et s'en alla fouiller dans l'armoire. Il coiffa un bonnet, mit une camisole et un jupon, prit une canne et geignant, toussant, pleurant, se dirigea, appuyé sur son bâton, à petits pas, vers l'église, ayant passé sous le nez de la sentinelle, qui avait parfaitement reconnu la vieille femme du sacristain.

Quelques heures après, on vint chercher le prisonnier pour le conduire à la Kommandatur, et on ne trouva dans la maisonnette que la pauvre octogénaire, assise dans sa cuisine et disant un chapelet.

—Et votre mari?

—Je ne sais pas où il est.

On fouilla partout, l'église, le presbytère, les maisons voisines, on ne trouva rien. Le lendemain, on brûla le petit rez-de-chaussée et on fusilla la sentinelle.

Trois jours passèrent, les dragons français mirent en fuite les Boches, qui abandonnèrent X... Au moment de l'arrivée des nôtres, le bedeau apparut sur les marches de l'église. Il agitait son bonnet et chantait la "Marseillaise". Le vieux curé l'entraîna dans le presbytère.

—Tout de même, vous avez fait fusiller un innocent, objectait le prêtre.

—Et ma maison! s'exclama le bedeau, était-elle pas innocente aussi?

J. Faivre.

VOYAGE DE JADIS

Quelle tête feraient nos ancêtres s'ils venaient sur terre! Il faut voir avec quelle lenteur, ils se déplaçaient! C'était toute une affaire, par exemple, qu'un voyage par eau entre Québec et Montréal, à la fin du dix-huitième siècle. Ecoutons Franquet, ingénieur du roi, en mission au Canada en 1750. Il fit le voyage en bateau de la Cité de Champlain à notre ville.

Parti de Québec à 2 heures et demie le 24 juillet, il n'arrivait à Montréal que le 30 à 10 heures. Il avait passé une journée aux Trois-Rivières; le voyage avait donc duré cinq jours. Suivons Franquet dans quelques-uns de ses étapes: D'abord, voyons-le se mettre en route; nous aurons une idée de la façon de voyager du temps.

"Embarqués à Québec, dit Franquet, sur le fleuve Saint-Laurent, à deux heures de l'après-midi, le 24 juillet, à l'endroit nommé cul-de-sac de la Basse-Ville, dans le bateau affecté aux tournées de M. l'Intendant.

"Ce bateau est plat, peut porter environ huit milliers pesant. Dans son milieu est un espace de 5 à 6 pieds en carré, contourné de bancs, garni de coussins bleus, avec des rideaux sur les côtés et couvert d'un tendelet de même couleur au moyen de quoy on s'y trouve comodément à l'abry du soleil, même de la pluye. Il était armé de onze rameurs et de deux conducteurs, tous habitants de l'endroit nommé la Pointe de Lévy, et il y avait un mât propre à porter la voile même un humier au besoin; d'ailleurs, il était pourvu de vivres, de vin et d'eau-de-vie par les ordres de M. l'intendant et même d'argent pour faire face aux dépenses journalières du voyage.

"A peine fûmes-nous placés que le maître conducteur se plaignit que nous étions trop de monde (23 personnes) et même trop chargés. Chacun s'en aperçut sans se mettre en devoir d'y remédier, néanmoins, je fis sentir qu'on abusait de la facilité que je procurais, et sans vouloir trop ouvertement désobliger personne, mon parti fut de dire: "Allons! nagé (ramez)! il en arrivera ce qui pourra".

"La mer commençait à descendre, et le vent était contraire; ainsi il n'y avait pas de temps à perdre pour ne pas trouver trop de résistance au courant, après avoir dérâpé — c'est de retirer à bord une petite ancre qu'on nomme grapin — on se mit à nager tout le long de la partie du nord du fleuve.

Le soir du 24, il n'était qu'à la Pointe-aux-Trembles.

"Parvenus à peu près vis-à-vis de l'église de la Pointe-aux-Trembles, il était 7 heures et demie du soir et le vent étant toujours forcé, nos deux patrons ne jugèrent point à propos d'aller plus loin. Mis à terre devant la maison des Soeurs de la Congrégation, où, soupé et logé, on se couche de bonne heure afin de pouvoir le lendemain partir de grand matin."

Le 25 au soir, Franquet couche à la Rivière-du-Chêne, à Lotbinière. Le 26, à huit heures, il est de nouveau en route et à force de rames, il ateint Champlain le soir de bonne heure, et entre aux Trois-Rivières le 27. Ici escale et réception chez le gouverneur, réception très agréable; il l a méritait après la fatigue, le mauvais coucher des jours précédents.

"M. le Gouverneur voulut absolument me conduire chez lui; il fallut céder à ses instances. Y arrivé, je fus présenté à madame son épouse, qui par parenthèse, est une personne des plus accomplies tant par la figure que par l'esprit. Elle est d'ailleurs pleine de grâce et de politesse; après les premiers compliments, l'on me fit passer dans l'appartement qui m'était destiné, d'où arrangé et décrassé je pus rejoindre la compagnie. L'on en tarda pas ensuite de passer dans la salle à manger. Il y avait une table de vingt couverts servie, je ne dirai pas comme à Paris, d'autant que c'est l'endroit où j'ai vécu le plus frugalement, mais bien avec la profusion et la délicatesse des mets des meilleures provinces de France. On y bût toutes sortes de vin toujours à la glace; jugez du plaisir par le chaud excessif qu'il faisait".

Le 29, il se remet en route:

"Sortis des Trois-Rivières à quatre heures du matin, nos canotiers y avaient reçu suivant l'usage ordinaire un supplément de vivres; il consiste en une once de tabac à fumer, un misérable d'eau-de-vie, un quart de lard, et une demi-livre de pain, de manière que gais, gaillards et d'ailleurs reposés, ils promirent de nous mener en moins de trois jours à Montréal; tout notre monde s'embarqua; il n'y eut que moi qui ne pus résister aux instances que M. de Tonnancour me fit de me conduire en calèche jusqu'à la pointe du lac Saint-Pierre, endroit où nécessairement le bateau devait passer".

Coupons court ici la narration de Franquet; disons seulement qu'il arriva à Montréal le 30 juillet à 10 heures de l'avant-midi.

A.-D. DeCelles.

"Revue Populaire."

L'EGLISE CATHOLIQUE INSTITUTION INUTILE!

Aujourd'hui, il est chic de juger les institutions, les doctrines, voire les religions, par leur rendement immédiat et tangible. Ainsi libre-penseur dira et un chrétien trop vite ébranlé par l'objection répétera après lui: "L'Eglise est inutile, puisqu'elle ne rapporte pas".

Cette affirmation, explicable chez un athée, est étrange dans la bouche d'un catholique qui doit savoir que l'Eglise produit le maximum d'effet utile, en nous ouvrant le ciel. Ce résultat n'est pas immédiatement tangible, il est réel pourtant; il nourrit notre foi et nos invincibles espoirs de chrétiens.

A nos libres-penseurs, donc. Ils ignorent deux choses: l'histoire de l'Eglise et ses travaux d'aujourd'hui. Ils ignorent ou ils oublient que cette Eglise a tiré de l'Europe, maîtresse du monde, la civilisation, comme, de la pierre brute, le ciseau de l'ouvrier fait jaillir l'étincelle. Elle a ouvert les premières écoles, les premières universités, développé les arts, l'agriculture, détruit l'esclavage, rendu les hommes plus égaux, plus frères, plus capables de s'entr'aimer. Et son oeuvre n'a pas cessé d'être féconde en résultats pratiques. A l'humanité d'aujourd'hui, mendiante encore de lumière, d'appui, de consolation, l'Eglise ouvre large ses bras. Mère bienfaisante, elle se penche sur toutes les misères, pleure sur tous les deuils, seconde toutes les saines énergies, réalise en elle et elle seule l'idéal de tous les dévouements.

Pour les **enfants abandonnés,** frêles créatures, promises, dès le berceau, à la misère, à la honte, aux tares indélébiles, elle a créé des crèches pour les abriter et des mères pour les aimer. Elle a créé l'Oeuvre de la sainte Enfance, qui opère en Asie, en Afrique, en Océanie. N'a-t-elle pas trouvé dans notre Canada français des femmes d'élite qui se font petites missionnaires jusqu'en Chine?

Pour les **enfants qui s'instruisent,** elle a fondé ses congrégations enseignantes; pour les **jeunes gens abandonnés,** ses cercles et ses patronages; pour les prodigues, ses maisons de refuge et de correction. Elle n'y maîtrise pas, comme le dompteur, à la pointe du revolver, les passions et les violences qui veulent se déchaîner. Mère ingénieuse de tendresse compatissante et d'infinie délicatesse, elle va jusqu'au coeur. Elle moralise, elle rehabilite, elle sauve.

Pour les **malades et les infirmes,** elle a des Soeurs de Charité, des Petites Soeurs des Pauvres et tant d'autres dont notre pays apprécie **toutes les formes** de bienfaisance. Sourds-muets, aveugles, idiots, malades honteux, incurables, tous ont leurs hôpitaux, leurs asiles, leurs léproseries. Longtemps l'Eglise fut seule à affronter toutes ces hideurs. Les associations purement humanitaires qui partagent aujourd'hui, avec elle, cet ingrat labeur, n'ont réussi à subsister que par le chistianisme latent dont elles gardent en elles la vertu inconsciente.

Pour les **pauvres,** les **gens de peine,** les **ouvriers,** les **humbles,** elle a créé, encouragé, elle entretient partout des Caisses, des Saint-Vincent de Paul. Si on l'eût écoutée, n'aurait-elle pas solutionné la question ouvrière, si grave et si complexe? Et n'eût-on pas dû écouter celle qui, pour cimenter l'amour confraternel, est montée sur toutes les barricades, l'olivier à la main? La grande guerre a éclaté. Ce coup de foudre a retenti si durement dans le coeur do deux Pontifes que l'un semble n'avoir pu supporter la vision d'une telle tuerie; que l'autre, tourmenté de douleurs, à la vue de ces millions qui s'entrechoquent pour la mort, s'efforce sans relâche d'abaisser les frontières qui empêchent les hommes d'être et de rester des frères, dans le Christ.

Pour les **pécheurs,** pour ses **persécuteurs,** elle a fondé des Carmels et des Précieux-Sang de prière et d'expiation, où des âmes très innocentes, très pures, très douces se vouent à des macérations qui effraient.

Ah! si ses persécuteurs voulaient voir! Ils disent: "Nous, nous ne voulons pas nous abaisser à croire." "Vous êtes hommes, leur répondrons-nous. Votre coeur d'homme devrait être ému, du spectacle quotidien de tant de grandeur morale et de dévouements gratuits. Appliquez-vous. Vous trouverez dans cette transcendance de bonté, le doigt de Dieu, le surnaturel, le divin et vous croirez."

* * *

Nous, les chéris du divin bercail, nous n'avons jamais cessé de voir avec joie briller un diadème d'honneur au front de notre Mère. Reposons-nous dans cette fierté. Elle est divine. Aimons, aimons toujours celle qui nous a engendrés à la vie surnaturelle par le baptême, qui nous conduit dans ce voyage hasardeux de la vie et ne nous retire sa main que lorsque nous sommes, en sûreté, entrés au ciel.

REVUE DE FAMILLE

Nous accusons réception de la livraison de juillet de la revue de famille **Un Canadien Errant,** dont M. Ernest Bilodeau est le directeur. On remarque en première page un extrait curieux de l'Histoire de la Nouvelle-France, par Marc Lescarbot, qui met à jour le peu de sympathie que les Sauvages de Kébec éprouvaient envers ceux d'Hochelaga. En page deux, le directeur raconte alertement une excursion de journalistes connus à La Trappe d'Oka, et la page trois contient comme d'habitude la délicate chronique de Michelle LeNormand, que les mères surtout ne liront pas sans émotion. Cette page contient aussi un joli article d'Albert Lozeau et des vers inédits remarquables du jeune poète Jean Nolin, qui commence à faire sa marque dans le monde littéraire canadien.

Sous la rubrique "La Presse européenne" le **Canadien Errant** donne ensuite des extraits des journaux de Paris, de Londres, de Berlin et de New-York. C'est là une nouveauté qui ne manquera pas d'être vivement appréciée chaque mois par les lecteurs de l'excellent petit journal. Des souvenirs de la guerre, comme la "Première messe du vieux curé" après son retour de prison chez les Boches, une page émouvante sur l'inondation des Flandres et les noyades de soldats allemands sur l'Yser, complètent ce numéro du **Canadien Errant,** qui constitue un véritable régal littéraire. Le prix de l'abonnement n'est que de soixante-quinze sous par année, et l'on peut s'abonner en écrivant au Directeur du **Canadien Errant,** au **Devoir,** 43, rue S.-Vincent, ou bien case postale 234, à Montréal. Numéro échantillon envoyé sur demande.



Les catholiques de Saint-Boniface apprendront avec plaisir la nomination de M. l'abbé Jubinville comme curé de la cathédrale.

M. l'abbé Jubinville est actuellement curé de Sainte-Anne des Chênes.

EN PROMENADE

Mme Aimé Jeannotte, son fils et Mme Albert Côté, de Saint-Antoine, Sask, sont en promenade pour trois semaines au Manitoba, visitant leurs parents et amis de Winnipeg et Saint-Boniface, de Norwood, de Saint-Pierre Jolys et Saint-Malo. Mme Aimé Jeannotte est la soeur de Mme Arthur Malo de Saint-Malo, et la cousine de Mme Napoléon Paradis, de Saint-Pierre Jolys.

PELERINAGE A SAINTE-ANNE DES CHENES

Le pèlerinage annuel de Saint-Boniface et de Winnipeg au sanctuaire de Sainte-Anne des Chênes aura lieu mardi prochain le 15 août. Le train quittera la gare Union, Winnipeg, à huit heures du matin (ancienne heure). Il stoppera à la gare de Saint-Boniface et aux gares intermédiaires.

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque prendra part au pèlerinage.

On pourra prendre le dîner sur le terrain même. Le train reviendra dans l'après-midi.

On peut se procurer des billets en s'adressant au portier à l'archevêché. Prix des billets: adultes, 95 sous; enfants, 75 sous.

AU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE

Le Collège de Saint-Boniface invite tous les anciens élèves, les élèves actuels et les élèves futurs, à venir faire la communion générale le 15 août, fête de l'Assomption. La messe aura lieu à six heures et demie (ancienne heure). Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, qui est un ancien élève du Collège, a bien voulu accepter de célébrer la messe.

Après la messe, le déjeuner sera servi au réfectoire des élèves.

* * *

La clef de la santé se trouve dans l'emploi du Novoro du Dr Pierre. Il fortifie le corps, nettoie le sang et construit le système. Si vous êtes un sceptique en ce qui concerne les médicaments brevetés, mais que vous soyez disposé à vous laisser convaincre si les preuves sont suffisantes, écrivez au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago. Ill., E.-U. d'A. Le Novoro est fourni libre de tous droits.

A L'ORDRE DU JOUR

Nous avons le plaisir d'apprendreq ue M. le docteur Galliot, de Notre-Dame de Lourdes, actuellement sous les drapeaux, a de nouveau été cité à l'ordre du jour.

Ordre du jour de la 2me Division d'Infanterie Coloniale.

Galliot (Albert) Médecin-Major de 2me classe, Médecin-chef du Groupe de Brancardiers divisionnaires de la 16me division coloniale.

"Mis, avec son groupe, à la disposition de la 2me Division d'Infanterie Coloniale, a concouru au service des évacuations de la façon la plus intensive et la plus heureuse.

Ayant à organiser le transport des blessés dans un secteur difficile, desservir par une voie fluviale et deux voies de terre, a réparti ses équipes et les a dirigées avec intelligence et décision. A obtenu d'elles le meilleur rendement, et est parvenu à ramener ses blessés dans d'excellentes conditions et avec la plus grande rapidité.

CROIX ROUGE FRANCAISE

Le comité de Winnipeg qui se trouve en rapport avec le Marquis de Voguë de la Croix Rouge Française de Paris, a le plaisir de porter à la connaissance publique les passages de la lettre suivante adressée par le Commandant André de Montbel, consul de France à Winnipeg, à Monsieur F. de Gramont, président de notre Comité:

Miremas, 17 juillet 1916.

Mon cher ami,

Je suis heureux d'apprendre qu'une section de la Croix Rouge Française a été organisée à Winnipeg et vous félicite de cette généreuse initiative.

Merci de votre délicate pensée de m'inscrire dans un comité d'honneur qui, à n'en pas douter, compte les coeurs les plus dévoués à notre chère et belle France: je ne saurais me trouver en meilleure compagnie, pour coopérer à une oeuvre si utile.

Je suis depuis trois mois à Miramas, près de Marseille, comme chef d'Escadron, commissaire militaire d'une station-magasin qui dessert Salonique et l'armée serbe.

C'est une station qu'on vient de construire. Les magasins, d'ailleurs considérables, ne sont pas encore tous terminés. J'ai beaucoup à faire, mais la besogne est intéressante.

Mes établissements sont à quelques kilomètres de la poudrière de Saint-Chamas. On croit rêver quand on voit l'essor donné à notre industrie depuis la guerre.

Comme main d'oeuvre nous avons des prisonniers Boches, des Espagnols, des Kabyles et des Annamites. Avec ça nous faisons des merveilles.

Tous les jours nous voyons passer des trains de noirs et d'Australiens qui s'en vont pleins d'entrain renforcer l'offensive du Nord.

J'ai la confiance que la victoire est proche.

Affectueusement à vous,

A. André.

Avec le distingué consul de France à Winnipeg nous ne saurions nous trouver en meilleure compagnie.

Pour le Comité,

Le Secrétaire,

P. Brinon.

"UN PROFESSIONNEL DU DEVOUEMENT"

Le petit Breton va mourir, non point que sa blessure soit grave, mais elle a provoqué plusieurs hémorragies et tout son sang s'en est allé; le peu qui lui en reste est sans vigueur, les globules rouges ont fui.

Le petit Breton va mourir; mais quoi, laisser s'éteindre ainsi un gars de vingt ans, bien constitué et qui ne demanderait qu'à vivre, faute d'huile dans la lampe? Ne trouvera-t-on pas un peu de sang bien rouge, bien vif, qu'on lui infusera dans les veines, et qui lui permettrait d'attendre le rétablissement certain que ne manqueront pas d'amener la nourriture fortifiante et un long repos?

Pierre est déjà convalescent. A la Maison du Passeur, une balle qiu a traversé le bras, occasionnant une fracture simple. La plaie se cicatrise à merveille, pas trace d'infection. C'est que Pierre est un solide gaillard, robuste, bien charpenté; un individu sain, de corps et d'âme. Il suffit de le regarder en face, une seconde, pour en être tout de suite convaincu. Il est très fort et très bon, un peu téméraire parfois. Là-bas, il s'est conduit en héros, ne faisant en cela que suivre une habitude déjà ancienne: plusieurs médailles de sauvetage sont là pour l'attester: c'est un professionnel du dévouement.

Aussi, sans hésitation, est-ce à lui tout d'abord que le chirurgien est allé exposer le cas du petit Breton. Pierre n'a pas été long à comprendre. Voici qui est bien. Il est "costaud" pour deux, un autre profitera de sa vitalité débordante.

Les fortes ampoules électriques de la salle d'opérations laissent tomber une lumière crue sur un petit visage chiffonné, exsangue. Un soupçon de moustache jaunâtre, des dents jaunâtres, mal plantées, irrégulières, écartées, des lèvres et des gencives décolorées.

A voir ce pauvre visage, ce cou, ces bras d'un blanc cireux, plus blafards encore sous la lumière éclatante des cent bougies, on peut se demander si l'on a devant soi un être vivant ou un cadavre.

Mais non le petit Breton n'est pas encore mort;il respire, faiblement; il va falloir agir vite.

A la face extérieure du bras gauche étendu, une piqûre de novocaïne produira l'anesthésie locale. L'incision faite, quelques gouttes d'un liquide à peine rosé tachent la serviette. Ca, du sang? C'est difficile à croire.

Pierre s'amène en voisin, chemise en flanelle et pantoufles, très calme, malgré l'atmosphère particulière du lieu. Il s'allonge, comme on le lui demande, sur une seconde table, tend le bras. Une piqûre de novocaïne l'empêchera de sentir la douleur, mais lui laissera toute sa lucidité et, avec une attention constante, sans un geste de nervosité, il suivra toutes les péripéties de ce drame où il est à la fois acteur et spectateur.

L'artère mise à nu, on décide d'essayer un nouvel appareil dont on dit grand bien; une sorte d'éprouvette qui agit à la façon d'une pompe aspirante. Et le sang riche et coloré de Pierre monte et se précipite, envahit le flacon bientôt plein du précieux liquide vermeil. Il s'agit maintenant de faire passer le sang qu'il contient dans les veines appauvries du petit Breton. Hélas! la pompe qui aspirait si bien ne semble pas vouloir refouler! Moment d'angoisse. Les secondes sont précieuses. Elles tombent l'un après l'autre dans le silence, et le sang de Pierre est coagulé dans l'éprouvette. Tout est à recommencer. Mais cette fois on suivra la vieille méthode, féconde en bons résultats.

On rapproche les deux tables jusqu'à ce que les bras des hommes se touchent. Tout près, plus près. Pénétration intime et émouvante s'il en fut.

Le sang de Pierre, sans intermédiaire, cette fois, bondit dans le corps du petit, s'en va jusqu'au coeur, qu'il emplit. Les veines du cou se gonflent légèrement, la peau se teinte, les artères des tempes se mettent à battre; le miracle s'accomplit.

Et Pierre, chaque jour, rend visite à son "enfant", qui renaît graduellement à la vie.

Ah! le beau regard mouillé de reconnaissance, de dévouement absolu que le petit Breton tourne vers son sauveur!

Alice Lamazière.

LES ANCIENS RECOLLETS

Ma famille demeurait à la campagne, où il y avait peu de société; et l'arrivée des frères récollets au manoir de Saint-Jean-Port-Joli (ils voyageaient toujours par couples), était considérée, comme une bonne fortune. Soit invitation de la part de mon père, soit que les fils de Saint-François fussent assurés d'un bon souper et d'un bon lit, ils arrivaient toujours vers le soir. Je ne parle du lit que pour mémoire, car ces moines, se couchant tout habillés, devaient avoir peu d'égards pour les draps blancs; le lit de duvet pouvait seul avoir des attraits pour eux.

Il n'y avait pas de bureaux de poste alors dans les paroisses d'en bas; mon père ne recevait la gazette de Nelson (gazette de Québec), le seul journal qui fut alors publié dans le district de Québec, que quinze jours, trois semaines et quelquefois un mois après sa publication: ce n'était pas toujours des nouvelles fraîches. Ces moines étaient souvent des journaux vivants, plus véridiques que ceux de nos jours.

Le récollet bien accueilli de toute la population, le récollet ami de tout le monde, était une chronique vivante et ambulante de tout ce qui se passait dans la colonie; aussi était-ce fête chez mon père à l'arrivée de ces moineur.

La mauvaise fortune va, hélas! apparaissait au dessert, et les frères le déclaraient toujours être bien meilleur que celui qu'ils buvaient dans leur couvent.

P.-A. de Gaspé.

"Mémoires."